



Augustin PANON

circa 1664 - 3 août 1749

Père fondateur de la Réunion

Fils de Jean-Jacques Panon et d'Anne Tantas (ou Toucas ?), Augustin Panon naquit vers 1664 à Toulon. C'est l'année de la création de la Compagnie Française des Indes Orientales de Colbert, à laquelle son destin sera lié. Ce menuisier charpentier adroit de ses mains va s'engager à Nantes le 11 février 1689 à la Compagnie des Indes qui offrait des engagements de 3 ans à tous les corps de métier pour développer ses comptoirs dans la mer des Indes.

Augustin Panon — qui sera affublé Dieu sait pourquoi du sobriquet "L'Europe" — s'embarque le 6 mai 1689 sur le *St-Jean-Baptiste* pour la lointaine Ile Bourbon. A bord se trouve Henri Habert de Vauboulon, le nouveau gouverneur que le roi envoie avec notamment pour mission de bouter hors de l'île les Huguenots qui auraient pu s'y installer. Il y a également trois Capucins dont le père Bernardin qui mourra en route. L'ambiance est détestable durant la longue traversée. Avare, autoritaire et libidineux, le nouveau gouverneur se querelle avec l'équipage et les religieux. Le vaisseau serait arrivé à Bourbon le lundi 5 décembre 1689. Il s'échoue quelques jours plus tard pendant un violent cyclone, isolant ainsi totalement l'île du reste du monde.

Panon — dit aussi La Varlope — ne joue pas un rôle de premier plan dans le coup d'état qui renverse le gouverneur Vauboulon l'année suivante. Le 26 novembre 1690, en pleine chapelle de St-Louis à St-Denis, et sur le signal donné par le père Hyacinthe, Vauboulon est saisi par les fidèles. Emprisonné, il meurt empoisonné le 18 août 1692 dans sa geôle après avoir bu le «bouillon mortifère» préparé par le chirurgien Royer.

Panon eut la sagesse de ne pas briguer les suffrages des insurgés pour choisir ceux des habitants qui allaient administrer l'île de 1693 à 1696. Il laissa ce soin à Touchard, Caron, René Hoarau, Francis Mussard, Lezin Rouillard et Antoine Payet. Il sut se faire oublier des autorités à l'heure où il fallait rendre les comptes malgré le fait qu'Antoine Boucher estimait que Panon avait engagé sa responsabilité.

Il ne rentra pas en France après son temps de service et décida de s'établir sur l'île à son compte ; le menuisier se fit agriculteur. Le 17 juillet 1694, il épousa Françoise Chastelain, veuve depuis peu de son troisième mari Jacques Carré dit Talhouët, épousé en 1687 et mort en 1694. Le 4 avril 1697, il obtint du commandant Bastide la

PANON

concession de l'habitation La Mare à la Rivière-des-Pluies. Peu après, il fit l'acquisition d'une seconde propriété à Ste-Suzanne : le Grand Hazier. Il planta du blé, du mil, de la canne à sucre et des bananes.

En 1715, il devint substitut au procureur du roi à Bourbon. Le 3 septembre 1730 meurt son épouse, qui lui avait donné cinq enfants.

L'ex-charpentier Augustin Panon meurt le 3 août 1749. Selon A.M. Gaudin de Lagrange, la Ravine Charpentier à Ste-Marie a été ainsi nommée en son souvenir.

LES ECUS DE «L'EUROPE»

«Il peut avoir à présent d'argent comptant 3 000 écus au plus. Il élève quantité de bestiaux au lieu même où il demeure, lesquels consistent à peu près à présent à 100 bœufs 130 cabris, 100 cochons, 7 chevaux, 15 moutons ; il n'y a pas longtemps qu'il a commencé à élever cette dernière espèce. Il a douze noirs ou négresses, avec lesquels il exerce une intégrité sans égale, sans les maltraiter, ni les favoriser. Il est incommodé depuis quelques années d'une fâcheuse descente d'organes qui ne lui permet pas d'agir avec facilité. Il est d'une avarice crasse, ne se donnant pas à beaucoup près, ce qui lui serait nécessaire, et en fait souffrir sa famille».

A. Boucher, *Mémoire*

Source

R.P. Barassin in *Mémoires d'Antoine Boucher*, St-Denis, Mascarin, 1989

Illustration : Carte de la Réunion, Flacourt, 1661

Paul
de FORGES de PARNY

7 janvier 1767 - 7 mars 1833

Militaire
Maréchal de Camp

Fils de Paul de Forges de Parny et de Louise-Françoise de la Roche du Ronzet, Paul-Marie-Claude de Forges de Parny est né le 7 janvier 1767 à St-Paul. Son père était ancien commandant du quartier Rivière du Rempart de l'Isle de France.

Le jeune Paul a 9 ans quand il quitte Bourbon, le 15 janvier 1776, avec son oncle, le poète Evariste de Parny, pour des études à Paris. En 1781, il entre à l'École des Pages, et il est affecté, la même année, au service du comte d'Artois où il servira plus tard comme écuyer. Le 25 février 1786, il est fait sous-lieutenant au régiment de la Reine-Dragons. Pour pouvoir monter dans les carrosses du roi, le 22 avril 1786 il apporte la preuve généalogique de son droit au titre de marquis. Le 1^{er} mai 1788 il étrenne le titre de capitaine de cavalerie au régiment Royal-Guyenne. Il y sert encore quand éclate la Révolution de juillet 1789.

Après, la sanglante prise de la Bastille, il suit le comte d'Artois en exil et s'engage dans les forces anti-révolutionnaires du prince de Condé. Il vit dangereusement et retrouve Paris comme espion et conspirateur sous de fausses identités. Il est activement recherché alors que ses proches montent à l'échafaud : Françoise de Sentuary, son ami Théodore de Marson et les Sartines le 17 juin 1794, ses parents de la Roche Lupy le 22 juillet 1794. Il reviendra plus fréquemment à Paris après la chute de Robespierre le 27 juillet 1794.

Dans la clandestinité, il épouse, le 30 novembre 1794, Louise Contat, récemment sortie de prison. Leur union ne sera religieusement célébrée et officiellement enregistrée que le 26 janvier 1809 pendant le calme impérial. Entre temps naît un fils, Léon, le 30 novembre 1795. Louise de Parny meurt d'un cancer le 9 mars 1813 à l'âge de 52 ans.

A la Restauration, titulaire de la croix de St-Louis et chevalier de la Légion d'honneur, il accompagne le nouveau gouverneur de l'île (qui reprend son nom royal de Bourbon), Athanase Bouvet de Lozier, pour la reprise de possession au nom du roi. Homme de confiance de Bouvet, nommé commandant en second de la colonie le 18 août 1815, il est envoyé en ambassade à Maurice, le 8 octobre 1815, lors des Cent-Jours pour apporter à Farquhar le refus de Bourbon de se plier au diktat anglais.

de FORGES de PARNY Paul

Promu colonel le 24 novembre 1815, il commande les forces sous-le-vent de l'île (une compagnie de dragons). Le 2 octobre 1816, il épouse en secondes nocces Elizabeth de Heaulme dont il aura trois enfants.

Le 12 février 1825, il part pour la métropole. Avant de prendre sa retraite, il est fait maréchal de camp le 1^{er} novembre 1826. Il meurt le 7 mars 1833 au château de Rivault près d'Autun.

PARNY AU BERNICA

St-Denis, le 22 novembre 1819

Nous, commandant et administrateur pour le roi à l'île Bourbon, voulant fermer aux noirs marrons la retraite qu'ils trouvent dans l'entonnement du Bernica à St-Paul, et empêcher les noirs de se livrer à la pêche qui est défendue par les règlements

Avons chargé M. le Colonel Paul Parny de l'inspection des eaux du Bernica, l'autorisation à boucher la communication avec le bassin, à partir de la pointe ouest de l'île dite Mussard à l'angle de son jardin, et à faire arrêter et conduire à la mairie de St-Paul ceux qui seraient trouvés au-delà des limites fixées.

P. Milius

(Ordonnance N° 64 - 1819)

Source

Léon de Forges de Parny in *Bulletin de l'Académie de la Réunion* N° 27, St-Denis

Illustration : Le Bernica (Roussin)



Evariste de PARNY

6 ✕ février 1753 - 5 décembre 1814

**Poète
Académicien**

Evariste-Désiré Desforges, chevalier puis vicomte de Parny est né à l'Hermitage St-Paul le 6 février 1753. Après la mort de sa mère, Geneviève de Lanux, son père Paul de Forges, marquis de Parny, officier d'infanterie épouse le 26 novembre 1764 Françoise Roburent en troisième nocé. Dès 9 ans, il va faire ses études à Rennes. A 17 ans, il s'enfonce dans une crise de mysticisme si intense «*qu'on fut forcé de lui interdire tout exercice de piété, même la lecture de la Bible*». Arrivé à Paris et se destinant à la vocation ecclésiastique, il choisit ce qui se faisait de plus sévère dans les ordres : la Trappe. On l'en dissuada avec peine. Mais subitement il perdit toute préoccupation religieuse et décida de faire une carrière militaire. Rejoignant Bertin et d'autres jeunes créoles au domaine de Feuillancour, tous « *paresseux, délicats et voluptueux*», il fit l'apprentissage d'autres plaisirs. Et à 20 ans, il revint au pays natal et se découvrit des dispositions poétiques.

Il n'y a pire que passion contrariée. Il rencontra Eléonore B. (Esther Lelièvre) dont il fut le précepteur et en tomba éperdument amoureux. L'amour de sa vie fut mariée le 21 juillet 1777 à un jeune médecin (J.B. Canardelle) car M. de Parny s'opposa à l'union des jeunes gens. Evariste en conçut toute sa vie une amertume profonde et repartit pour la France chercher l'oubli dans les frasques militaires, les plaisirs de garnison et la composition poétique. A Bourbon, il eut une fille, Valère née le 9 mai 1775, avec une esclave malgache, Léda. Valère sera la grand-mère de Célimène, la chanteuse de La Saline.

Ses premiers poèmes parurent en 1775, trois ans avant la mort de Voltaire qui en fit l'éloge. Ses élégies connurent un succès retentissant mais la douleur de l'absence d'Eléonore ne s'apaisa pas. Il voyagea en Argentine et aux Indes où il servit comme aide-de-camp du gouverneur français. Sa santé s'étant altérée, il dut rentrer en France. Son frère tenta de l'introduire à la cour de Versailles mais le jeune frondeur signa en 1778 une *Epître à MM. les Insurgens* favorable aux opposants. Renonçant à la carrière militaire, il se retira alors à Feuillancour pour se consacrer à la poésie. Seule la Révolution put l'enlever à sa retraite.

Le changement qu'il avait appelé de ses vœux le déçut par sa violence sanguinaire. Il en arriva à exéquer «*le républicanisme des rues*» et continua, lui le prêtre manqué, à attaquer la religion. Ruiné, il fut obligé de vendre ses livres pour subsister et d'accepter enfin un emploi précaire et peu rémunéré d'administrateur du Théâtre des Arts. En 1799

de PARNY

sous le Consulat, il composa un *Hymne pour la fête* à la gloire du nouvel homme fort : Bonaparte. Il n'en retira aucun avantage matériel. En 1801, Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, inscrivit son nom sur la liste de candidats pour un poste de bibliothécaire à l'Hôtel des Invalides. Pour faire plaisir à l'Eglise, le premier Consul raya son nom. Parny en conçut du dépit. Puis sa vie changea ! Le 16 décembre 1802, il épousa Grace Vally, divorcée le 13 juin 1794 de Joseph Fortin qu'elle avait épousé le 15 septembre 1772. L'année suivante, il fut admis à l'Institut (classe de littérature française), le nouvel avatar de l'Académie Française au fauteuil de M. Devaines. Le discours du premier Réunionnais académicien contenait quand même quelques lignes d'éloges pour Bonaparte. Sa vie matérielle s'améliorera en 1810 quand il obtiendra une sinécure à l'administration des contributions indirectes. Et il continuera de composer ! Alfred Fayot qui l'avait connu vieillissant le décrivait ainsi :

« Au premier abord, la figure de M. de Parny était presque sévère ; ses lèvres assez fortes se pressaient, et rappelaient par un mouvement léger le rire sardonique de Voltaire ; mais cette première expression était bien fugitive et s'effaçait vite dans le jeu doux et aimable des traits. Il était bègue et prononçait presque toujours en sifflant les premiers mots d'une phrase. M. de Parny avait eu la figure très agréable dans sa jeunesse : il était brun, sa tête était grosse, sa taille presque élevée. A cinquante-huit ans, il conservait encore ses cheveux. Sa politesse et ses manières étaient parfaites : c'étaient celles de la meilleure société. »

Trente ans après leur séparation, Eléonore, devenue veuve, lui écrivit pour lui demander d'unir leur vie. Marié, il ne pouvait s'y résoudre. Le 5 décembre 1814, il mourut d'un anévrisme. Il fut remplacé à l'Académie Française par M. de Jouy.

Dans ce temps-là, frères de l'évangile,
Ma piété méditait quelques mots ;
Il était nuit, et le sommeil tranquille
Autour de moi prodiguait ses pavots,
Une éclatante et soudaine lumière
Frappe mes yeux, des parfums inconnus
Sont tout à coup dans les airs répandus
En même temps d'une voix étrangère
Je crois entendre et j'entends les doux sons.

Ev. de Parny, *La Guerre des Dieux*, Chant 1^{er}

Bibliographie

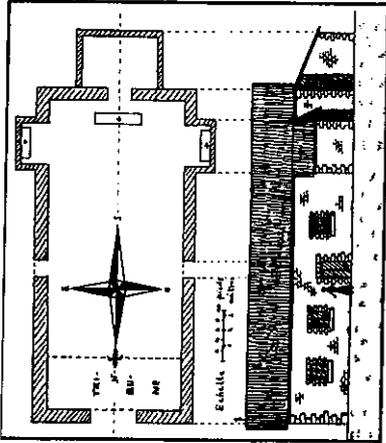
- *Voyage à l'Isle de France*, 1773
- *Poésies Erotiques*, 1778
- *Chansons Madécasses*, 1787
- *Œuvres*, 1790
- *La Guerre des Dieux*, 1799
- *Les Galantries de la Bible*, 1880
- *Le Portefeuille volé*, 1804
- *Le Voyage de Céline*, 1806
- *Les Rosecroix*, 1807
- *Poésies inédites*, 1821 (posthume)

Source

Alfred Fayot, in *Œuvres Choieses de Parny*, Paris, 1826

Léon de Pary in *Académie de la Réunion*, vol. 27, 1982-1983

Illustration : Evariste de Parny (*Archives Départementales de la Réunion*)



Jean-Louis PASTRE

6 janvier 1779 - 15 mai 1839

Préfet apostolique de l'île Bourbon

Jean-Louis Pastre est né à Usseau, diocèse de Pignerol, le 6 janvier 1779 d'une famille d'origine piémontaise par sa mère. La Révolution française va perturber ses études primaires et compromettre sa vocation religieuse naissante. Alors que les églises et séminaires sont fermés et les prêtres persécutés, le jeune Jean-Louis se fait catéchiste. Il est parmi les premiers élèves à s'inscrire, presque clandestinement, à l'école ecclésiastique de Marbot, créée par le Père Ruivet. On y dort sur la paille et les cours se font dans les bois. Il complétera ses études à Meximieux, puis au séminaire de l'Argentière (philosophie) et celui de Saint-Trénée (théologie).

Peu après son ordination, il est pressenti par le cardinal Fesch pour faire partie d'un nouveau groupe de prêtres-missionnaires installés dans la maison des anciens Chartreux. Victime de la police de Napoléon, le groupe est dissout et l'abbé Jean-Louis Pastre est nommé vicaire à Couzon, sur la rive droite de la Saône. Puis il passe au service du Père Courbon, premier grand-vicaire du diocèse de Lyon. Suite à une grave maladie, il est envoyé dans le Beaujolais comme curé de Fleurie, mais fidèle à ses engagements initiaux, il veut servir l'Eglise dans les lointains pays de mission. Une opportunité s'offre à lui, la lointaine île Bourbon a besoin de prêtres. Il sera du voyage.

L'abbé Pastre quitte Rochefort, au début de janvier 1817, avec cinq autres prêtres : Dutrouy, Guilloteau, Fiard, Minot et Barré ; ce dernier restera à l'Isle de France. Le père Pastre est nommé curé de St-Paul, bourg de 20 000 habitants. *"Les créoles sont naturellement bons et assez disposés à entendre la parole de Dieu"* écrit-il le 7 septembre 1817. L'œuvre du Père Pastre est particulièrement appréciée.

En 1818, Mgr Perrocheau, évêque de Maxula in partibus en route vers la Chine, s'arrête à St-Paul. Le Père Pastre lui fait visiter l'île et administrer la confirmation à St-Joseph. Lors de la cérémonie, une manifestation insolite jettera les assistants dans la plus grande épouvante. Le Père Pastre évite de parler de surnaturel. Il subira une épreuve plus pénible le 3 juin 1820 ; il découvre le corps du préfet apostolique Paquet pendu à une poutre.

En novembre 1821, l'abbé Pastre est nommé préfet apostolique de Bourbon. Toute la population, le gouverneur Freycinet en tête, se félicite de cette nomination. Dès

PASTRE Jean-Louis

la réception des lettres pontificales de Pie VII dans le courant de 1822, il entreprend une tournée pastorale dans toute l'île. Préoccupé par l'éducation chrétienne, il compose un catéchisme spécial pour l'île Bourbon qui sera utilisé dans tout le monde francophone. Claude Prudhomme affirme que "pendant un peu plus de sept ans, il administre la préfecture avec suffisamment de prudence pour se concilier l'administration et les colons".

Jugeant le nombre de prêtres insuffisant à Bourbon, il décide de rentrer en France le 3 avril 1828 pour défendre les besoins de l'île. Son départ marque la fin d'une période calme et heureuse de la catholicité bourbonnaise. Malgré deux tentatives, et le soutien de M. Hyde de Neuville, ministre de la Marine et des Colonies, il ne pourra plus jamais retourner à Bourbon. Nommé chanoine de l'Église primatiale de St-Jean de Lyon, il meurt le 15 mai 1839 d'une apoplexie foudroyante. Les Bourbonnais pleureront longtemps l'homme consensuel.

UN MIRACLE ?

"Une multitude de fidèles, recueillie aux pieds des autels, priaient avec ferveur. Tout à coup l'air s'embrase ; une vapeur enflammée remplit l'enceinte sacrée ; c'est comme une aurore boréale en plein jour. Les fidèles sont effrayés ; on craint que ce ne soit un incendie ; on se précipite aussitôt hors de la chapelle. M. Pastre a beau les rassurer ; c'est inutile, la panique s'en mêle, il n'est point de raisonnement contre la peur. En moins d'un clin d'œil il n'y a plus personne dans l'église à l'exception de l'évêque et du missionnaire. L'assemblée tout entière est sortie. Peu à peu les esprits reviennent de leur frayeur ; on ne voit pas le moindre indice de feu, ni au dedans ni au dehors de la chapelle ; on finit par rentrer. Alors l'enthousiasme succède à la terreur, qui avait glacé tous les courages ; on crie au prodige, au miracle ; on dit publiquement que ce jour est une petite Pentecôte, tant est frappante la merveille qui vient de s'opérer."

Almanach Religieux

Source

Almanach Religieux de la Réunion

Illustration : Eglise de St-Paul (Archives Départementales de la Réunion)



**Jean-Joseph
PATU de ROSEMONT**

26 décembre 1766 - 11 juillet 1818

**Propriétaire
Député de St-Benoît**

Membres de la noblesse de robe depuis le XVI^e siècle, les Patu, à partir du XVIII^e ont adjoint à leur patronyme des noms de Terre. Ainsi Antoine Patu des Hautchamps, conseiller du Roi et auditeur à la cour des comptes, donne naissance à 4 enfants, Jean-Joseph est le 3^{ème}. Il ajoutera "de Rosemont" à son nom.

Malgré les réticences de son père, il suit, à Nantes des études d'hydrographie et s'embarque, au printemps 1788, sur le *St-Rémy* afin d'accomplir l'initiation à la mer, nécessaire pour son engagement dans la marine. En novembre de la même année, son vaisseau fait naufrage au large de Bourbon. Equipage et passagers peuvent néanmoins gagner la côte sains et saufs. Patu de Rosemont envisage alors d'attendre, sur place, un éventuel engagement comme officier auxiliaire. Mais quelques mois plus tard, le 11 février 1790, il épouse Jeanne Tarsile Bregeault, fille unique, native de St-Benoît, et dotée d'une terre de 8 000 gaullettes à Bras-Panon. A la fin de l'année suivante, à la mort de son beau-père, Jean-Joseph Patu et son épouse s'installent à la Rivière des Roches. Entre 1791 et 1813, le couple aura 11 enfants ; 5 garçons et 6 filles, dont deux morts en bas âge.

Jean-Joseph se charge lui-même de l'éducation de ses enfants, et la passion pour la peinture va se développer chez son fils aîné, Amédée, mort trop jeune, avant d'avoir pu affirmer son style. Ayant abandonné ses projets d'aventure, il devient un propriétaire avisé. Il plante des cultures vivrières (blé, riz, maïs), produit du café, mais aussi du cacao, de la muscade et de la girofle. Il élève aussi bovins, porcins, et quelques ovins. Dans un ouvrage intitulé "*Les Géosiques Créoles*", il décrit les travaux des champs de la Réunion. Son domaine s'agrandira pour atteindre, en 1816, 17 000 gaullettes. Mais plus éloquente est sa richesse en esclaves. Il en a une centaine. Patu se range dans le groupe restreint des Grands Possédants. Parisien "*éclairé*", il a quand même du mal à se faire à l'esclavage. Sensible à la souffrance des hommes, il en sent néanmoins la nécessité économique. Aussi, il s'opposera au Décret de la Convention du 16 pluviôse an II (14 février 1794) abolissant l'esclavage. Ce sera d'ailleurs l'une des rares prises de position du propriétaire dans la vie publique. Il se mêle, en effet, fort peu à la vie politique, à la différence de ses voisins Joseph Hubert et Nicole Robinet de la Serve, tous deux membres de l'Assemblée Coloniale.

PATU de ROSEMONT Jean-Joseph

On retiendra de Patu, néanmoins, son rôle de député, de fin 1800 à 1803, désigné par la commune de St-Benoît. C'est dans ce cadre qu'il vote la "Déclaration Fondamentale", par laquelle "La colonie affirme sa volonté de ne pas rompre les liens qui l'ont inviolablement attaché à la France".

Le 21 septembre 1809, il sera fait prisonnier par les Anglais. Mais son fils aîné propose de prendre sa place. Emus, les Anglais libèrent le prisonnier. Amédée mourra l'année suivante.

Avec Bory de St-Vincent, ils sont les premiers à illustrer l'île, la perception de Bourbon quitte le pont des navires pour se rendre à terre. Le quartier de St-Benoît offre de bien agréables paysages, mais Jean-Joseph ne se contente pas des alentours de l'habitation. Dès 1789, il visite le volcan avec Joseph Aubert et Dumourier. Deux ans plus tard, il entreprend une excursion autour de l'île, et en 1792, il peint une série intitulée "Bourbon pittoresque, ou trente croquis lavés à l'aquarelle représentant l'île Bourbon". Jean-Joseph est un remarquable observateur, les compositions sont rigoureuses et les arrière-plans ne sont pas négligés. Il n'a pas fait commerce de ses œuvres ; il les destinait à sa famille et à ses amis. Mais Patu n'a jamais véritablement considéré ce pays comme le sien. Dès 1802, il annonçait son souhait de quitter l'île. Ce n'est qu'en juillet 1817 qu'il peut embarquer, avec sa famille sur l'*Amphitrite*. C'est en Seine-et-Marne, où son père était installé qu'il élit domicile. Il y meurt un an plus tard.

Seuls deux fils Aristide et Amédée (né en 1813, après le décès de son frère aîné) reviendront à Bourbon ; Aristide sera d'ailleurs l'un des instigateurs de la mise en valeur de la Plaine des Palmistes.

JEAN-JOSEPH PATU DE ROSEMONT

"Depuis le passage de Grand-Chemin jusqu'à la Cascade, les bords de la rivière vont toujours en s'élevant et son lit devient plus profond. Devant chez M. Patu, elle se déploie en une jolie nappe d'eau. Un peu plus haut, et après une jolie île remplie de palmistes, l'on pourrait descendre jusqu'au bord du canal où étaient des négresses occupées à laver. L'autre côté de la rivière présentait un mur bien remarquable par les prismes souvent très réguliers, qu'il renferme. Rendus non loin de la cascade, à l'extrémité d'une grotte, nous fîmes pied à terre.

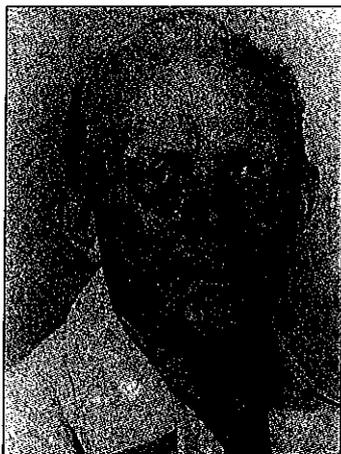
M. Patu ne nous avait point trompés. Le site était plein de charme, il avait bien quelque chose de sauvage et d'âpre, mais le ne sais quoi en tempérant la rudesse.

Bory de Saint Vincent, cité par MC Buxdorf in *Aquarelles au vent*

Source

- Claude Wanquet, *Histoire d'une révolution*, la Réunion 1789-1803
- *Aquarelles Au Vent*, Archives du Département

Illustration : J. Joseph Patu de Rosemont (*Archives Départementales de la Réunion*)



Ary PAYET

23 février 1923 - 12 juin 1989

Maire de Ste-Rose

Ary-Roland-Barthélémy Payet est né le 23 février 1923 à Saint-Joseph, mais toute sa carrière professionnelle se déroulera à Saint-André, tandis que sa carrière politique connaîtra son point d'orgue à Sainte-Rose.

Nommé instituteur à Saint-André en 1943, Ary Payet y fera la connaissance du docteur Raymond Vergès, "*une rencontre déterminante*" dira-t-il. Il milita avec Lépervanche, Henri Lapierre, et Raymond Mondon, au sein du Comité Républicain d'Action Démocratique et Sociale (CRADS). Il fut en 1959, un des membres fondateurs du nouveau Parti Communiste Réunionnais.

Adhérent dès 1947 au Parti Communiste (Français), le jeune maître d'école va devenir un militant politique et associatif passionné, dans ces années d'après-guerre difficiles mais exaltantes. Membre fondateur de la Fédération des Œuvres Laiques en 1949, il en assumera la présidence de 1959 à 1972. Il militera également au sein du SNI, le Syndicat National des Instituteurs. Devenu professeur d'histoire et de géographie au collège de Mille-Roches, il prend sa retraite en 1980.

La même année, après plusieurs candidatures infructueuses à Saint-André, il connaît son premier succès électoral à Sainte-Suzanne, où il devient le 2^{ème} adjoint de Lucet Langenier. Ce dernier reconnaîtra qu'Ary Payet "*est celui qui m'a aidé à faire mes premiers pas tant à Sainte-Suzanne qu'à Saint-André et dans toute la région*" (Quotidien 14 juin 1989).

Trois ans plus tard, à la tête d'une liste d'union de la gauche, il conquiert la mairie de Sainte-Rose. Ce Saint-Joséphois d'origine et Saint-Andréen d'adoption y laissera le souvenir d'un maire au contact facile et proche des préoccupations des petites gens. La fin de l'histoire sera pourtant marquée du sceau de l'amertume : au second tour des cantonales de 1988 - et alors qu'il est maire de la commune depuis cinq ans — il n'obtient que 151 voix et aux municipales de 1989, il est éliminé dès le 1^{er} tour avec seulement 156 voix.

De retour dans sa maison de Saint-André, à l'avenue île de France, Ary Payet meurt d'ailleurs quelques semaines plus tard, victime d'un cancer généralisé, le lundi 12 juin 1989. Le 13 juin, il est inhumé à Saint-Joseph, sa commune natale.

PAYET Ary

Figure historique du PCR, Ary Payet était marié et père de quatre enfants. Après la bénédiction le matin à l'église de Saint-André, l'hommage funèbre sera rendu au cimetière du St-Joseph par Marcel Baum de la FOL et par Paul Vergès au nom du PCR : « Il a été à l'un des postes les plus exposés de notre île, mais il était de ceux qui restent fidèles, jusqu'à la mort, à leurs engagements. Face à ses responsabilités tant professionnelles que politiques, il ne s'est jamais résigné tout en restant toujours un homme. Résister 20 ans c'est Ary Payet. »

UN BATTANT

"... L'âge n'avait rien changé, il était toujours un battant, faisant campagne sur les estrades et sur le terrain. "Lorsque je ne serai plus maître, j'irai m'asseoir sous mes pieds de cocos" disait-il parfois. Combien cruelle paraît la phrase maintenant. Ceux devant lesquels il avait cette boutade souriaient. Ils ne le croyaient pas Ils savaient bien que "Gramoun" Ary n'arrêterait jamais la lutte tant qu'il aurait un souffle de vie".

Témoignages, 13 juin 1989.

Source

Témoignages

Le Quotidien du 13 juin 1989

Illustration : Ary Payet (Archives Familiales)

BF



Jean-Valentin **PAYET**

28 mai 1894 - 30 mars 1992

Administrateur colonial
Chroniqueur

Jean-Valentin Payet est né à St-Benoît le 28 mai 1894. Son père était directeur d'école et l'encourage dans cette voie. Il réussit son brevet d'instituteur et enseigne depuis quelques mois quand éclate en 1914 la Grande Guerre. Il est mobilisé avec exaltation comme des 14 423 jeunes Créoles prêts à défendre la patrie. Sur le front de Verdun il est grièvement blessé avant d'être évacué à Paris pour être soigné. Réformé, il rentre en héros à la Réunion, heureux de retrouver l'île natale. Près d'un millier de Créoles, dont Roland Garros, vont tomber au champ d'honneur.

En 1919, la grippe espagnole fait rage à la Réunion. Amenée dans l'île par la *Madonna* le 31 mars 1919, elle fera entre 7 000 et 20 000 morts. J.V. Payet consignera par écrit ses impressions : « *Au cimetière de l'Est les cadavres étaient rangés en file. Les uns dans leur cercueil, les autres dans leur suaire ou dans des sacs. On creusait des fosses communes et quand les cadavres couvraient le fond, par lentes pelletées désabusées, les fossoyeurs les ensevelissaient...* »

L'horreur prendra fin par un cyclone providentiel et tardif le 11 mai 1939 qui balaya le foyer infectieux. Et la vie reprend son cours. J.V. Payet avait découvert le virus de l'écriture. En 1920, il obtient le 2^e Prix de l'Académie de La Réunion pour sa nouvelle : *Titine* ; la lauréate étant Mme Revest (pseudonyme Jenny Nohel) pour son conte *Les Roses jaunes*.

En 1923, il quitte la Réunion pour commencer une longue carrière coloniale à Madagascar et en Afrique. Il est secrétaire de la Province de Farafangana. Il prendra la direction des finances pendant trois ans en Côte d'Ivoire avant de passer au Cameroun.

En 1928 il est secrétaire général à La Réunion. Ce gestionnaire et ce juriste averti continue d'écrire. A Madagascar, foyer culturel de l'Empire, il participe à la vie associative littéraire, écrivant pour la revue des originaires de La Réunion. Il croise un autre militant de la francophonie indioocéanique : Camille de Rauville. Il sort, à compte d'auteur, un petit recueil de nouvelles intitulé *Au Seuil des Cases* en 1928. Le tirage est confidentiel mais le bonheur complet.

En 1955, Jean-Valentin Payet choisit Paris pour vivre une retraite méritée. Discrètement, il continue de travailler à des ouvrages de géographie sur Madagascar, l'Afrique et la Réunion. Des textes, empreints certes de nostalgie mais qui demeurent,

PAYET Jean-Valentin

selon Alain Gili, « *la mémoire tranquille* » et des témoignages « *hors des modes et des idéologies* ».

Il retrouve La Réunion en 1985, soit plus de quarante-cinq ans après son dernier passage en 1940. Il retrouve sa famille - sa sœur Louise Payet, enseignante à St-Denis, Nathalie Legros, et des amis comme Alain Gili à qui il confie sa voix et ses textes. A l'initiative de ce dernier ce « *Monsieur de la vieille école et du temps passé* » réécrit ses textes aux couleurs du temps présent. Il se gausse quand on l'affuble du titre de « *doyen des écrivains* ». « *J'ai écrit bien des circulaires, rédigé des arrêtés et des décrets mais je ne suis pas un écrivain* » affirmait-il. Le 30 mars 1992, il est foudroyé en pleine rue, à Paris, par une crise cardiaque. Il avait 98 ans.

LA MAUVAIS CONSCIENCE

« La relation d'une expérience malgache ne manque pas d'humour, de lucidité, de franchise, sous la plume de Jean-Valentin Payet. Un humour noir, car il y a les amours, la gestion, les massacres. Il y a aussi quelques « reposoirs » néo-romantiques, au gré de visions, comme celle de la « cité des mille », Antananarivo, vue du « rouda ».

La lucidité de l'auteur se laisse tenter par de la mauvaise conscience vite rejetée. en effet, après le massacre perpétré par les Malgaches, c'est pour lui, seulement une « pacification » avec de « hauts faits d'armes » auxquels se livrent les colonialistes ! Les termes choisis et la brièveté d'évidence du second propos, alors que le premier regorge de détails infenses et atroces, parlent d'eux-mêmes.

Pourtant dans ce texte des indices de cette mauvaise conscience en germe nous sont donnés par la dénonciation des « mauvais coloniaux », mais cela équivaut à lancer les individus et non pas le système. »

Alain Gili

Bibliographie :

Récits et traditions de La Réunion l'Harmattan, Paris, 1988

Histoire de l'esclavage à l'île Bourbon, l'Harmattan, Paris, 1991

Sources

- Archives Familiales
- Nathalie Legros in le Quotidien, 10 juin 1988

Illustration : J. V. Payet (ADER)

MS



René-Peel **PAYET**

10 décembre 1896 - 16 septembre 1982

Industriel
Homme Politique

René Peel Payet est né le 10 décembre 1896 dans le cirque de Salazie. Quatrième naissance d'une nombreuse famille — sa mère, Améline, née Robert, donna au total le jour à 10 enfants — Il devra son second et peu banal prénom à l'économiste anglais Robert Peel, auquel son père Ivrin vouait une grande admiration. Les théories de ce lointain britannique devaient d'ailleurs avoir du bon, puisque du statut de modeste commerçant à la Mare-à-Vieille-Place, Ivrin Payet passera ensuite, à force d'économies et de travail, à celui de propriétaire riche et respecté. De cet homme, René Payet héritera une foi intense, un respect des vertus du travail et du patriotisme. Mobilisé en 1914, il fera vaillamment son devoir ; décoré de la médaille militaire, il recevra ensuite, après la Deuxième Guerre mondiale, la Légion d'honneur à titre militaire. Démobilisé en 1919, il se maria, le 13 décembre de la même année, avec une jeune ardennaise de 21 ans, Marcelle Nonnon.

Diplôme de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en poche, il revient ensuite au pays et exerce ses talents d'ingénieur, d'abord au port de la Pointe des Galets, puis, à partir de 1926, à la tête de l'usine sucrière du Quartier-Français, devenue en 1923 propriété de la famille Payet après avoir appartenue au comte de K/véguen. Il en fera, en quelques années, l'une des unités les plus performantes de la colonie.

En 1934, indigné par le contingentement des sucres réunionnais, il se lance dans la politique. Déjà conseiller municipal de Ste-Suzanne depuis 1929, il élu conseiller général de St-André. Le 15 février 1936, il lance le journal *Servir*, dont il fera une tribune véhémement au service du "travailleurs catholique" de ses rêves. Le 26 avril 1936, il est battu aux élections législatives par Lucien Gasparin, au terme d'un scrutin sanglant. Cette courte défaite va l'engager un peu plus dans la politique active. Avec le Docteur Paul Arnauld, maire de la Petite-Ile, il fonde, en mai 1936, le Parti Ouvrier Paysan. Excellent orateur, il galvanise ses troupes en leur parlant d'un capitalisme à visage humain et social, mais les résultats électoraux de son parti ne seront jamais à la hauteur de ses ambitions.

A la faveur d'une élection partielle, et quelques mois après avoir été exclu du Syndicat des Fabricants de Sucre, il est cependant élu, en novembre 1937, maire de Ste-Suzanne. Surnommé "*Sarda Takamaka*" par ses adversaires — un sobriquet dû à ses continuelles références au libérateur des esclaves d'une part, et à son obstination à

PAYET René-Peel

réclamer l'électrification de l'île d'autre part — il s'engagea résolument en 1940 dans la révolution nationale prônée par Pétain, le vainqueur de Verdun. Cette prise de position sans équivoque lui vaudra de perdre son mandat de maire en janvier 1943, après la libération de la Réunion par le *Léopard*.

Ecarté de la direction de l'usine du Quartier-Français après la guerre, il en reprendra la tête en 1952 et réussira, au terme d'une lutte acharnée, à la sauver de la liquidation judiciaire. Sans doute requinqué par ce succès, il tentera de nouveau l'aventure électorale, mais deux échecs successifs — aux cantonales de 1955 à Salazie et aux législatives de 1956 — lui fermeront définitivement les portes de la politique et il ne se consacrera plus désormais qu'à son entreprise des "*Forges et Fonderies*" du Butor (l'actuel Jeumon) et à son domaine de Salazie.

Un opuscule aujourd'hui introuvable, "*l'Évangile du Travail*" résumera dans les années 60 les idées majeures de ce chrétien fervent qui voulait réconcilier le prolétaire avec le capitalisme, et dont l'un des mots préférés était "*coopérative*".

Au terme d'une courte maladie, René Payet est mort le 16 septembre 1982 à Ste-Suzanne, entouré de ses 6 filles et de ses 32 petits-enfants. Il allait avoir 86 ans.

LE CAPITALISTE

"Si nous nous aimions, le capitaliste qui économise ne changerait pas de méthode, car ce qu'il économise est rendu au social ; mais le capitaliste sentirait qu'il le fait pour le bien commun, et son cœur serait satisfait ; et nous sentirions qu'il le fait pour nous, pour le bien général ; et nos cœurs seraient satisfaits et nous confirmerions l'épargnant à la fête de son capital comme le plus digne de le gérer"

Discours de **René Payet**,
maire de Ste-Suzanne, prononcé lors de la fête du 1^{er} mai 1941

Bibliographie

L'Évangile du Travail

Source

Archives famille Payet

Photo : René Payet (coll. privée)



Roger-Louis PAYET

18 août 1894 - 6 janvier 1966

**Planteur
Banquier
Président du Conseil Général**

Roger-Louis Payet est né le 18 août 1894, à Salazie, d'un deuxième mariage de son père Philidor avec Marie-Reine Bègue. Après de bonnes études au lycée Leconte de Lisle, il intègre à Paris l'école Duvignau de Lanneau, préparant à l'école Centrale des Arts et Manufactures. Mobilisé en 1914, blessé par un éclat d'obus le 13 juillet 1917 sur le front belge, il sera démobilisé en 1918 avec le grade de lieutenant d'artillerie, et sa conduite courageuse lui vaudra la croix de Guerre. Dès son retour, le jeune "poilu" entame, fin 1919, une étonnante carrière de conseiller général. Les habitants de Ste-Suzanne (où sa famille possède de vastes propriétés, à Deux-Rives) vont en effet l'élire sans interruption pendant... 46 ans !

De Félix K/Ourio en 1919, à Georges Repiquet en 1945, en passant par son cousin René Payet en 1937, les maires de la petite commune de l'Est pourront bien se succéder, lui restera immuable au poste, alors même que son domicile et sa propriété seront à Ste-Marie (la principale rue de la Rivière des Pluies porte d'ailleurs aujourd'hui son nom). A cette longévité, on ajoutera également la courte période (24 juillet 1924 - 6 août 1927) pendant laquelle il présidera lui-même aux destinées du conseil municipal de Ste-Suzanne. Le 10 novembre 1939, il est rappelé au service actif, et il monte de nouveau au front — à 45 ans ! — en mai 1940. Après l'armistice, il revient dans son île pour y être nommé vice-président de la "Légion des Combattants", organisme patriotique créé par Vichy. Novembre 1942 : la Réunion est libérée par le *Léopard*. Quelques mois plus tard, Roger Payet est — à nouveau ! — mobilisé, et on lui confiera, au Port d'abord, à Tananarive ensuite, le commandement de groupements d'artillerie.

Les vicissitudes de la politique et de la guerre n'empêcheront pas bien sûr l'inamovible conseiller général de Ste-Suzanne d'être réélu en octobre 1945. En octobre 1949, il atteint le sommet de sa carrière politique en accédant à la tête du Département, un poste où la tranquille bonhomie de ce Salazien fera merveille. Le journaliste Jean Vincent-Dolor, se souvient encore aujourd'hui de l'attitude conviviale de ce fin cuisinier et amateur de dominos : "*c'était un homme très patient, qui laissait parler ceux-du-bout-de-la-table, autrement dit les communistes...*".

Ce goût affirmé pour le consensus et la diplomatie, à une époque où la politique se réglait plutôt à la hache, ne sera pas toujours du goût des amis de Roger Payet. En 1961 par exemple, sa nette prise de position en faveur des victimes de "l'ordonnance

PAYET Roger-Louis

Debré déclencherà un beau scandale au palais Rontaunay... Mais jusqu'à la fin, le président Payet restera fidèle à sa ligne de conduite : souple en apparence, mais ferme quant au fond.

Roger Payet ne se présentera jamais à une élection nationale. Sa vie réunionnaise lui suffisait, puisqu'il fut également conseiller privé du gouverneur (du temps de la colonie), président de la Chambre d'Agriculture 1961, président directeur-général de la Banque de la Réunion, du syndicat d'initiative, du comité d'expansion économique ou de la Fédération réunionnaise des exploitants agricoles. Officier de la Légion d'honneur, officier de l'ordre du Mérite, chevalier du Mérite agricole, Roger Payet meurt le 6 janvier 1966 à l'hôpital de Bellepierre. Quelques mois plus tard, en mai, sa femme Mathilde (née Vidot) le suivra dans la tombe. Il l'avait épousée le 23 juillet 1921 et elle lui avait donné un fils et une fille.

Le 4 octobre 1967, son gendre, Pierre Lagourgue, accédait à son tour à la présidence du Conseil Général.

AU SOIR DE LA VIE

"Il nous appartient, Messieurs, de protester au nom de la population réunionnaise que nous représentons... Et si c'est moi qui vous y convie aujourd'hui, c'est parce que n'étant introuvable à aucune fonction mais ayant toujours combattu pour des idées que j'ai toujours crues justes, je me permets, au soir de la vie, de vous demander d'affirmer à tous ceux qui ont le droit à une opinion contraire qu'ils peuvent vivre dans le respect de la personne humaine et la liberté."

Discours du Président **Roger Payet**
devant le Conseil Général, 29 août 1961

Source

- *Archives famille Payet*
- *Journal de l'île de la Réunion* 7 janvier 1966 (*Archives Départementales de la Réunion*)
- *Témoignages* - 30 août 1961 (*Archives Départementales de la Réunion*)
- *La Réunion Longtemps*, Benoît Ferrand, 1992

Illustration : R. Payet (Arnaud Jean-Jacques)



Yves PEROTIN

15 juillet 1922 - 1^{er} mars 1981

Premier archiviste de la Réunion

Yves Pérotin naquit à Bordeaux le 15 juillet 1922.

Après des études de lettres à l'Université de Bordeaux, il fut reçu en 1942 au concours d'entrée à l'École des Chartes. La guerre faisant rage, il abandonna ses études pour entrer dans la Résistance. Il gagna les maquis du Vercors et participa aux derniers combats de 1944. Rejoignant le 1^{re} Armée française, il prit part à la campagne d'Alsace au sein du 11^e Régiment de cuirassiers.

Il finit la guerre avec bravoure et fut décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille de la Résistance. Il reprit ses études en 1945 à l'École des Chartes. Il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe en 1948 avec une thèse sur le *Chapitre collégial de St-Seurin de Bordeaux, des origines à 1462*. Pour son premier poste, il se retrouva archiviste en chef de Lot-et-Garonne.

En 1952 un poste d'archiviste fut créé dans le nouveau département de l'île de la Réunion, Yves Pérotin fut choisi et devint le premier archiviste paléographe de l'île. Les services des archives de la Réunion lui doivent tout. Les collections dispersées furent reconstituées, le personnel recruté et formé, les classements entrepris. Il se préoccupa des problèmes spécifiques liés à la conservation des archives en papier en milieu tropical. Il deviendra un spécialiste mondial sur le sujet.

Yves Pérotin s'intéressa à l'histoire de la Réunion. Il fit des causeries historiques à la radio qui touchèrent un très large public. Ces interventions radiophoniques furent éditées sous le titre de *Chroniques de Bourbon* (1957). Il est également à l'initiative de la publication d'un périodique intitulé *Recueils de documents et travaux inédits pour servir à l'histoire de la Réunion*.

Le jeudi 30 octobre 1958, il donne sa dernière conférence publique à la Réunion au cinéma Rio à St-Denis. Le titre ? *"Plaidoyer pour l'histoire de la Réunion"*. Après six années dans l'île, il prend les fonctions de directeur des Services d'Archives de la Seine et de la Ville de Paris.

Ses articles sur le traitement des archives contemporaines fit de lui "le grand théoricien français de l'archivistique de notre temps". Sa renommée traversa les frontières et il commença une carrière internationale féconde. En août 1966, il fut détaché aux

PEROTIN Yves

Nations Unies à Genève pour prendre en charge le classement et l'inventaire des archives de la Société des Nations. L'UNESCO le chargea en 1964 d'organiser les archives du nouvel État Algérien. Il entreprit des missions de conseil au Maroc, au Pérou et en Irak.

Il retrouva son corps d'origine en 1971 dans le Var, avant de regagner Genève pour l'organisation administrative de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). En juillet 1974, il devint conservateur aux Archives des Pyrénées-Orientales.

Yves Pérotin mourut le 1^{er} mars 1981 à Perpignan.

LE PARADIS TERRESTRE

"On a voulu trouver en maint lieu l'emplacement du Paradis terrestre de la Genèse : en Palestine, en Arabie, aux Seychelles et même en Amérique du Sud mais à ma connaissance, nul n'a jamais songé qu'il ait pu fleurir à Ste-Suzanne."

Yves Pérotin *Almanach du Journal de l'île de la Réunion*

Bibliographie

Chroniques de Bourbon (1957)

De quoi riaient-ils (1966)

Manchego (1972)

Source

Etienne Taillemite, *Hommage nécrologique*

Illustration : Débarquement de Legentil à St-Denis (ADR)

MS



Philippe **PETIT-RADEL**

7 février 1749 - 30 novembre 1815

Médecin
Poète

Né le 7 février 1749 à Paris, Philippe Petit-Radel fit ses études de médecine à l'hôpital de la Charité avant d'être affecté aux Invalides. De 1774 à 1778, il fut chirurgien major pour les possessions françaises aux Indes. De retour en France, il fut reçu docteur en médecine en 1779 à l'université de Rennes et en 1782 à l'université de Paris.

Il enseigna pendant 2 ans l'anatomie et la chirurgie dans une école privée qu'il avait ouverte à Paris, avant d'obtenir la chaire de chirurgie à l'école de médecine de Paris en 1788. Il publia le *Dictionnaire de Chirurgie* dans l'*Encyclopédie Méthodique* avant que ne se déclenche la tourmente de la révolution.

Latiniste impénitent, il dut s'enfuir à Bordeaux le 10 août 1792 pour avoir prononcé un discours en latin qui fut perçu comme une provocation. On l'enrôla de force comme soldat dans les armées révolutionnaires pour la campagne de Vendée. Mais il réussit encore à s'enfuir et en juin 1793, il embarqua sur le vaisseau américain le *Pigou* (capitaine Lewis) pour l'océan Indien.

Après avoir visité l'Isle de France, il obtint le 24 novembre 1793 la permission de l'Assemblée Coloniale de se rendre à l'île de la Réunion. Et en janvier 1794, il embarqua sur la *Minerve*.

La découverte de l'île de la Réunion fut un éblouissement. Il y demeura 2 ans, charmé par l'hospitalité des habitants notamment celle de Mme Omblin Desbassayns chez qui il résida pendant fort longtemps. Frappé par la beauté des paysages, des filles créoles et des textes d'Evariste de Parny dont il fit une relecture plus fine, Philippe Petit-Radel décida d'écrire sur l'île. Il en avait tout le loisir chez Mme Desbassayns.

«Pendant un mois entier, je passai mes matinées au travail, laissant l'après-midi à la conversation, à la promenade et autres distractions de ce genre».

Inspiré par les *Poésies Erotiques* de Parny et par une jeune créole, il écrivit un long poème érotique en latin intitulé *De Amoribus Pancharitis et Zoroae* qu'il fit paraître en 1797, précédé d'une présentation de l'île de la Réunion également en latin. Apprenant que le capitaine américain Lewis, avec qui il s'était lié d'amitié, était de passage à l'Isle de France, il quitta la Réunion rapidement pour le rejoindre. Il partit avec Lewis aux

PETIT-RADEL

Indes en avril 1796. Mais le souvenir de la Réunion était si fort que même à bord du *Gange* il continua à écrire son imposant poème d'amour.

Après un détour aux Etats-Unis, Petit-Radel rentra en France en 1797. Il reprit ses études médicales mais ne délaissa pas ses travaux poétiques. Choisi en 1798 pour la chaire de clinique chirurgicale à l'école de médecine de Paris, il se fit encore remarquer par son obsession de rétablir la langue latine.

A partir de 1797, il fit paraître une série d'ouvrages savants en latin ou en français. Il traduisit neuf ouvrages anglais en français et poussa la coquetterie à traduire du grec en vers latins les *Pastorales* de Gorgus et les *Hymnes* de Callimaque. Malgré la distance il conservera des amitiés dans les deux îles de l'océan Indien. Il sera membre correspondant de la *Société d'Emulation de l'île de France* — société savante fondée le 21 mars 1805.

Malgré son goût pour la poésie érotique, Philippe Petit-Radel restera célibataire. Il mourut à Paris le 30 novembre 1815.

L'ARRIVEE A BOURBON

«L'atterrissage est difficile en général à Bourbon, à cause des galets qui, roulés par les torrents du haut des montagnes, empêchent d'y aborder. Il est plus facile de débarquer à St-Denis ; cette ville est située dans une plaine spacieuse coupée de rues assez droites qui descendent à la mer par une pente douce. Elle est ornée d'édifices en bois, construits avec plus de goût qu'à Maurice.»

Petit-Radel, 1794

Bibliographie

- *Dictionnaire de Chirurgie (Encyclopédie Méthodique)*
- *De Amoribus Pancharitis et Zoroae*, 1797
- *Vita Auctoris*
- *Les Amours de Zoroas et de Pancharis*, poème érotique et didactique ou *Veillée d'un homme de loisir*, An X, Imp. C.F. Patris
- *Erotopsie ou Coup d'Œil sur la Poésie Erotique*, An X
- *Les Pastorales de Gorgus*, trad. du grec en latin, 1809
- *Hymnes de Callimaque*, trad. du grec en latin, 1810
- *Voyage Historique, Chorographique et Philosophique en Italie*

Sources

- N. Régnard et A. Toussaint, *Dictionnaire de Biographie Mauricienne*
- F. Cazamian, *Album de la Réunion*, Vol. IV, St-Denis, Roussin, 1867

Illustration : La Réunion des Sans-Culottes, 1794 (A. Roussin, *Album de la Réunion*)



Pierre-Henri
PHILIBERT

24 janvier 1774 - 1824

Introduceur de la vanille à la Réunion
Député de la Réunion

Pierre-Henri, quatrième enfant de Pierre-Nicolas-Jacquin Philibert et d'Augustine-Thérèse Lheureux, naquit à St-Denis le 24 janvier 1774. Son père était sous-commissaire et contrôleur de la marine à Bourbon.

En 1786, le jeune Pierre-Henri entre dans la marine. Cette carrière de marin l'éloignera de son île natale pendant trente ans. Il traverse avec beaucoup de difficultés les années terribles de la Révolution. Le 18 janvier 1814, il se signale à l'attention de tous en affrontant la frégate anglaise *Severn*. Philibert commande *L'Etoile* de concert avec Dupetit-Thouars à bord de la *Sultane*. Une semaine plus tard ils s'illustrent ensemble contre *La Créole* et *L'Astrea*. Mais les 26 et 27 mars 1814, ils essuient un grave revers contre *L'Hannibal*, *L'Hébrus* et le *Sparrow*. Leurs vaisseaux sont capturés par les Anglais. Traduits en conseil de guerre, ils furent acquittés le 23 juin 1814. Philibert fut même fait chevalier de la Légion d'Honneur le 11 juillet 1814 et chevalier de St-Louis le 18 août 1814.

Philibert se retrouva le 8 juillet 1815 dans une situation qui aurait pu changer la face du monde. Alors qu'il commandait la frégate *La Saale*, Napoléon vint se réfugier à bord pendant quatre jours. Des plans furent faits pour empêcher son exil à Ste-Hélène et préparer sa fuite. Philibert n'osa pas. Ce refus (ou ce manque de panache) fut apprécié par Louis XVIII. Ainsi le 31 décembre 1820, il fut reçu dans les appartements du roi qui le nomma député des colonies. Cette nomination rendue publique par ordonnance du 9 janvier 1821 fut une surprise car les deux autres prétendants (Billiard, auteur du *Voyage aux Colonies Orientales* et Jean-Baptiste Pajot, beau-frère de M. de Villèle, chef du gouvernement) avaient des appuis considérables.

En 1816, Philibert fit escale à l'île natale. Il commandait *L'Amphitrite* qui transportait en Inde, Dupuy, le nouveau gouverneur de Pondichéry. Le 26 juin 1819, il était de retour à Bourbon au commandement d'une division composée du *Rhône* et de *La Durance*, envoyée en mission dans «les mers Orientales» afin de ramener des plantes précieuses à Bourbon. On lui doit de façon indiscutable d'avoir introduit à Bourbon la vanille, des palmiers gigantesques et l'*ananas Philibert* devenu par la suite *ananas Maingard*. De la Chine, il ramena le mûrier et les vers à soie.

PHILIBERT

Il quitta Bourbon début juillet 1819 pour Manille et retourna à St-Denis le 9 mai 1820 avec 40 agriculteurs chinois qui seront envoyés par la suite à Cayenne. Philibert repartit pour la France le 13 juin 1820.

Il épousa une jeune créole de St-Domingue. En 1824, il mourut subitement sans postérité. «*Il ne laissa d'autre fortune au monde*» affirme Legras «*que le souvenir de ses utiles et infatigables travaux*».

LE SECRET DE LA VANILLE

«En partant de France j'avais un grand nombre de plants d'arbres fruitiers, de vignes, ainsi que beaucoup de graines ; le tout destiné pour Cayenne. Faisant mes efforts pour en réserver une partie pour l'île de Bourbon, j'y ai même joint des plants et des graines de Cayenne qui seront très utiles ici. La Guyane étant peu cultivée, je n'ai pu m'en procurer autant que je l'aurais désiré, mais dans ce petit nombre, il y en a de précieux. Je crois, par exemple, que vous regarderez comme un bienfait, l'introduction du vanillier dans cette colonie qui peut lui offrir une source de prospérité. La France en enlèverait notamment plus que Bourbon n'en pourrait récolter. Peut-être aussi ce végétal pourrait devenir un objet d'échange avec l'Asie. Ainsi les colons ne peuvent que gagner à la cultiver»

Philibert

(Lettre au gouverneur Milius)

Source

Antoine Legras in *Album de l'île de la Réunion*, vol IV, St-Denis, 1867

Illustration : P.H. Philibert (A. Roussin, *Album de la Réunion*)



Blanche **PIERSON**

10 mai 1842 - 1919

Comédienne
Sociétaire de la Comédie Française

Fille de Louis-Marie-Hypolite Pierson, artiste dramatique et de Victorine-Valérie Thibaut, Blanche-Adeline Pierson vit le jour à St-Paul le 10 mai 1842, dans une île qui s'appelait encore Bourbon. Son père, frappé d'un strabisme épouvantable, avait le physique naturel du comique et exerçait ses talents dans la troupe de M. Petit-Welter. Mais les temps étaient durs pour le théâtre installé rue Suffren à St-Paul. Après la déconfiture de la troupe, M. Pierson s'engagea, en 1842, à la pension Raffray (cours privé) comme professeur de danse et d'escrime ; la jeune Blanche y fit ses premiers pas. Il introduisit en 1845 la polka — cette nouvelle danse endiablée — à la Réunion. En 1847, son père partit chercher fortune en France, suivi un an plus tard par Blanche et sa mère qui baissa les rideaux du petit magasin de mode qu'elle tenait à St-Paul. Grâce à son ami, Victorien Sardou, Pierson fut engagé dans une troupe d'Alençon. La petite Blanche, qui avait beaucoup appris de son père, fit sa première apparition sur scène au théâtre de Rennes à l'âge de 11 ans.

Après des tournées en Belgique et en province, sa carrière internationale commence en 1856 au théâtre de l'Ambigu ; elle a alors 14 ans. Sa présence physique et sa voix "*délicieusement tremblotante*" vont la conduire au sommet de son art. En 1857, elle joue au théâtre du Vaudeville puis fit le succès du théâtre du Gymnase. Les critiques vont épuiser les superlatifs : "*Une conscience absolue, une probité au-dessus de tout éloge, l'amour de son art, le respect du public, telles sont les qualités de la véritable grande comédienne, et je n'en connais pas une seule qui les possède aussi complètement que Blanche Pierson*", écrit Alexandre Dumas.

Pourtant ses débuts furent modestes voire difficiles. Adrien Bernheim affirme : "*Etoile de la troupe, elle ne touchait guère plus de 15 000 francs d'appointements par an ; elle répétait tous les jours et, tous les soirs à 9 heures, jouait la grande pièce et, parfois même, à 8 heures, celle qui la précédait*".

Elle joua les rôles de jeune première, de coquette ou d'ingénue avec aisance et naturel. Elle joua Sardou (*Odette*, *Dora*, *Les Bourgeois de Pont-Araz*), Alphonse Daudet (*Les Rois en Exil*, *le Nabab*), Scribe (*Adrienne Lecouvreur*), Dumas (*Fromont Jeune, Francillon*), Pailleron (*Le Monde où l'on S'ennuie*), François de Curel (*L'Amour Brodé*), Hervieu (*Les Tenailles*), Flers et Caillavet (*Primerose*), Octave Mirbeau (*Les Affaires sont les Affaires*), Meilhac et Halévy (*Froufrou*)... Elle joua comédies et tragédies et fut louée

PIERSON Blanche

tant pour sa justesse que pour sa grande beauté. Elle sera une émouvante *Marguerite Gauthier* dans la *Dame aux Camélias*.

En 1884, Blanche Pierson fut engagée à la Comédie Française. Sa première pièce fut *Denise*, d'Alexandre Dumas, où elle créa le rôle de *Mme de Thauzette*. Elle sera sociétaire en 1886 dans *Tartuffe* de Molière où elle tiendra le rôle d'*Elmire*. En 1910, elle siège au comité de lecture du Théâtre Français.

Blanche Pierson meurt en 1919, âgée de 77 ans. *Le Peuple* annonce son décès dans son édition du 19 mars 1920 sans indiquer avec précision la date de sa mort.

LES JALOUSIES DE FEMME

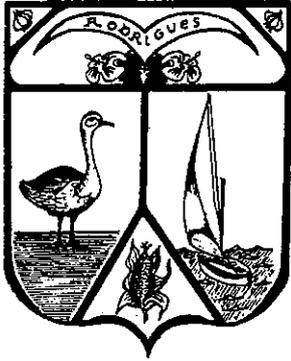
"Mademoiselle Pierson a toujours été pour moi une délicieuse comédienne. Je l'aurais voulu depuis longtemps au Français ; mais le talent n'a jamais sa place nulle part, et la phalange des jalousies de femme qu'elle inspire a dû l'empêcher d'y prendre la sienne. Elle est toujours immuablement Melle Blanche Pierson. Elle peut toujours signer Blanche. Je ne connais rien de plus suave que toute cette blancheur. Elle avait, naguère encore, la suavité fraîche de la beauté, elle en a maintenant la suavité pâle...."

Barbey d'Aurevilly

Source

Adrien Bernheim, *Autour de la Comédie Française*, Paris 1913

Photo : Blanche Pierson (Jibé)



Alexandre-Guy PINGRE

4 septembre 1711 - 1^{er} mai 1796

**Astronome
Voyageur à la Réunion**

Alexandre-Guy Pingré est né à Paris le 4 septembre 1711. Il fit ses études chez les Génovéfains de Senlis, et entra dans la congrégation à 16 ans. A 24 ans, il y prit le poste de professeur de théologie qu'il abandonna en 1715, quand les Jésuites lui cherchèrent querelle pour ses convictions jansénistes. Il fut envoyé dans un obscur collège pour y enseigner les premiers éléments de la grammaire.

Sa rencontre avec le chirurgien Lecat à Rouen fut déterminante pour son orientation future. Lecat venait de fonder dans cette ville une académie des sciences, et il lui manquait un astronome.

"Tu seras l'homme dont j'ai besoin" dit-il à son ami Pingré. Et à 38 ans, l'abbé Alexandre-Guy Pingré se mit avec acharnement à l'étude de l'astronomie.

Son intelligence vive fut remarquée en 1749 ; il démontra au célèbre abbé Lacaille une erreur dans son compte rendu de l'éclipse de lune du 23 décembre 1749. En 1753, l'observation du passage de Mercure lui valut le titre de correspondant de l'Académie des Sciences, et on lui bâtit un observatoire au haut de l'abbaye de Ste-Geneviève. De 1754 à 1757, il composa un almanach nautique (*Etat du Ciel*) avec la collaboration de Lemonnier, mais ne put imposer sa méthode des angles horaires de la lune.

En 1760, l'Académie des Sciences lui confia l'observation du premier passage de Vénus, en juin 1761 dans l'océan Indien. Une équipe concurrente, menée par Legentil, était également investie de la même mission. Cette opération de Pingré avec le concours de Thuiller fut un échec. Legentil n'eut pas plus de succès. Pingré en profita pour faire une savante description de Rodrigues. Le récit de son arrivée à St-Denis de la Réunion est un témoignage intéressant. Pingré va choisir d'observer le deuxième passage de Vénus en 1769, avec Fleurieu dans l'île de St-Domingue (Haïti), au cap Français.

De 1767 à 1771, il fit trois voyages pour tester les montres marines de Ferdinand Berthoud et de Le Roi. En 1783, il publia à Paris, à l'Imprimerie Royale, sa *Cométographie, ou Traité Historique des Comètes*. Ce fut l'œuvre de sa vie. Il fit aussi paraître, en 1786, une traduction de *Marilius*. Dans la collection de l'Académie des Sciences il a réalisé plusieurs mémoires scientifiques.

PINGRE Alexandre-Guy

Fait chancelier de l'université de Paris en 1769, et bibliothécaire à Ste-Geneviève en 1792, il mourut à Paris le 1^{er} mai 1796 (le 2 selon A. Toussaint) à l'âge de 84 ans.

Cet homme éclectique — car il fut naturaliste, latiniste, historien, poète, musicien, théologien, géographe et franc-maçon — a laissé une œuvre manuscrite abondante, conservée à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

L'ARRIVEE EN FAUTEUIL

L'abord de St-Denis est, peut-être unique en son espèce : il n'y a pas de port, ce n'est qu'une rade. La mer brise avec force sur le rivage : les canots ne peuvent approcher : un pont de bois appuyé sur terre par une de ses extrémités s'avance en mer et son autre extrémité est suspendue en l'air par des chaînes et des leviers dont la force est assez artistement ménagée : de cette extrémité pend une échelle de corde de 15 à 18 pieds de hauteur, elle ne touche pas l'eau. Le canot avance sur l'extrémité du pont, vu le mouvement continu que l'eau lui imprime, il faut un peu d'adresse pour saisir les mouvements de l'échelle, en même temps qu'on met le pied sur le premier échelon.

Il est facile d'ailleurs de s'imaginer que tant que l'on monte, le poids du corps fait balancer l'échelle en avant et en arrière. MM. Lebrun et Thuillier monterent courageusement, je n'osai les imiter. On a coutume de descendre un fauteuil pour hisser les personnes de quelque considération : je me crus pour cette fois, en droit de faire l'homme d'importance : je détaillai mes titres et je demandai le fauteuil : ma demande, portée à M. le Gouverneur, fut gracieusement octroyée : après quelques cinq ou six vibrations entre le ciel et l'eau, j'arrivai en fauteuil à St-Denis.

Abbé Pingre

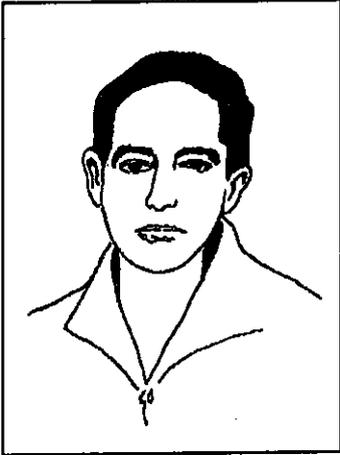
Bibliographie

Cométographie ou Traité Historique et Théorique des Comètes (2 vol. in - 4), 1783

Source

- Archives Ste-Geneviève
- A. Toussaint in *Dictionnaire de Biographie Mauricienne*

Illustration : Armes de Rodrigues (*Centre de Recherche Indioocéanique*)



Marc-Henry **PINOT**

7 octobre 1917 - 14 février 1966

Poète
Enseignant

Fils de Léopold Pinot et de Lucia Labroux, Marc-Henry Pinot vit le jour le 7 octobre 1917 à la Plaine-des-Palmistes. Une enfance sans nuage dans un double cadre, familial et géographique, heureux. Après des études primaires à l'école du village, il descend, comme tous les fils de famille, à St-Denis en 1925 pour poursuivre sa formation au lycée Leconte de Lisle. Marc-Henry se passionne pour l'enseignement. Il obtient le Brevet Supérieur et devient instituteur. Au cours de ses différentes affectations, il en profite pour découvrir la diversité et la beauté de l'île.

Mobilisé en 1939, il quitte l'île l'année suivante pour faire "sa guerre" dans l'aviation. Il tutoie la mort à trois reprises quand son avion s'écrase.

Après-guerre, il continue une carrière internationale d'enseignant en Afrique Noire. Il est en poste successivement à Dakar au Sénégal, au collège Rosso en Mauritanie. Il passe ensuite au Soudan où il dirige le collège de Bandiagara puis se retrouve en Guinée, au grand lycée de Conakry. La fin de l'empire colonial français en 1958 le contraint à rentrer chez lui. Il retourne à la Réunion en 1959, et retrouve avec émotion la Plaine-des-Palmistes, où il sera l'un des premiers enseignants au collège palmi-plainois.

Quand commença-t-il à écrire ? Ses premiers textes connus datent de 1934. Il chante l'île à travers sa faune, sa flore et rend hommage à la "pléiade bourbonnaise" des grands poètes disparus : Leconte de Lisle, Dierx, Bertin, Azéma, Dayot, Lacaussade.

*"O chantres immortels d'une île si féconde
Qui tracèrent la Voie aux poètes futurs,
Vous dont les sentiments pour Elle furent purs,
Reposez en paix : nous parlons de Vous au monde !"*

Sa vie familiale sera assombrie par plusieurs malheurs. Il est vivement marqué par la mort accidentelle de son fils de 10 ans en 1961. Et sa poésie pétrée de tragédie prend des tonalités lamartiniennes. Pour Marco Boyer, maire de la Plaine-des-Palmistes : "Pinot n'a pas toujours eu une vie facile ; il a eu beaucoup de problèmes de santé qu'il a su surmonter avec beaucoup de maîtrise. Son goût pour la poésie traduit bien son goût pour la vie..."

PINOT Marc-Henry

Marc-Henry Pinot mourut jeune, à 48 ans, emporté par la maladie. Sa mort survenue le 14 février 1966 à la Plaine-des-Palmistes ne suscita pas d'émoi collectif. Il avait épousé Marie-Jeanne-Christiane Clain.

LA BELLE CREOLE AU MANIVEAU

Le corps moulé de blanc, oscillant sur ses hanches,
Entr'ouvrant de sa main distraite quelques branches
Curieuses sur son passage parfumé,
Froissant le péplum vert du feuillage lamé,
Une Créole svelte, innocente charmeuse,
A l'ombre des palmiers, alerte, ensorceleuse,
S'en allait au verger pailleté de soleil.
Son visage rêveur, au teint chaud et vermeil,
Coloré de plein air comme une capucine,
Allumait doucement, dessous sa capeline
De vétyver natté, deux yeux de velours noir
Qui reflétaient l'amour dans leur double miroir.

Le corps houleux et ferme et la gorge vibrante
Aux contours accusés sous la robe d'amiante,
Les pas silencieux car elle allait pieds nus,
Cette Muse créole aux charmes ingénus
Atteignit le verger gazouillant d'allégresse
Prénant un maniveau posé sur une caisse
Près du portail rouillé, sous les hauts cocotiers
Qui murmuraient au vent et guidaient les sentiers
Sémillante, elle entra dans ce grand sanctuaire.

M-H. Pinot

Bibliographie

Bourbonnaises Complaintes

Source

Archives Familiales

Illustration : M. H. Pinot (Jibé)



Hippolyte **PIOT**

15 octobre 1915 - 18 janvier 1995

**Maire et conseiller général de
Saint-Louis
Conseiller de l'Union Française**

Fils d'Hippolyte Piot, employé à l'usine du Gol et d'Amélie Vaïtilingom, Hippolyte Piot est né le 15 octobre 1915 à Saint-Louis. Il va à l'école pieds nus, en compagnie de son camarade Raymond Mondon. Après l'obtention du Brevet Elémentaire, en 1934, il quitte l'école pour ne plus être à la charge de ses parents. Devenu commis des PTT à Saint-Denis, il passe avec succès, un concours qui lui permet d'acquérir une charge d'huissier de justice. Le 12 novembre 1940, un arrêté du gouverneur Aubert le nomme huissier près le Tribunal de Paix de Saint-Louis, en remplacement de Ernest Ballif, destitué le 22 août 1940. Il verse alors, comme le veut la loi, une somme de 25.000 F à la Caisse des Dépôts et Consignations, somme qui sera ramenée à 15.000 F le 7 mars 1941.

Militant depuis 1935 à la Ligue Réunionnaise des Droits de l'Homme et du Citoyen, futur membre du PCF, il se lancera dans la vie politique en 1945. Candidat sur la liste CRADS aux municipales du 27 mai à Saint-Louis, sa liste est élue, par 4331 voix sur 7075 suffrages exprimés. Le 1^{er} juin 1945, il est élu maire de Saint-Louis. Il n'a que 29 ans !... Le 7 octobre, huit jours avant son 30^e anniversaire, il est également élu conseiller général de sa ville natale. Premier descendant d'engagé à cumuler de telles responsabilités, il devient vite « l'homme à abattre » ou « le malbar à enterrer », c'est en tout cas ce qu'affirmeront ensuite ses camarades de combat. Les élections qui suivront seront particulièrement « musclées ». Aux municipales du 19 octobre 1947, le couvre-feu sera instauré sur le territoire de la commune et il faudra attendre quatre jours pour que les résultats soient proclamés : 15 sièges pour la liste Piot, 12 sièges pour la liste Stéphane Fontaine, une liste « radicale-socialiste ». Le 26 octobre, Hippolyte Piot est réélu maire avec André Robert, Gabriel Savignan et Ildephonse Caro comme adjoints. Quelques jours plus tard, le 10 novembre 1947, c'est aussi à un duel de Saint-louisiens que l'on va assister au Conseil Général, pour la désignation du délégué de la Réunion au Conseil de l'Union Française : Hippolyte Piot l'emporte sur Jules Bénard. Il siègera jusqu'en 1953 dans cette assemblée consultative. Conséquence de cette élection, il démissionne, le 17 octobre 1947, de ses fonctions d'huissier de justice. Il sera remplacé, le 30 décembre 1947, par Augustin Darty.

Le 12 janvier 1949, tout bascule : suite à la démission de 12 conseillers, le Conseil des ministres prononce la dissolution de la municipalité. Fin mars, les résultats du scrutin partiel sont proclamés... au Palais de Justice de Saint-Denis, dans la nuit, et sous

PIOT Hippolyte

la surveillance des forces de l'ordre : 14 membres de la liste de droite de Valère Clément sont élus contre 13 pour la liste Piot. La gauche attendra 22 ans avant de reconquérir la mairie de Saint-Louis... Le 2 octobre 1949, suite logique de la municipale de mars, Hippolyte Piot est laminé aux cantonales dans le 1^{er} canton par Irénée Accot, le futur maire de Cilaos. L'ancien huissier se battra encore quelques années, mais en vain : municipales partielles de 1951 et de 1953 (où il est battu nettement à Saint-Louis et de justesse à l'Etang-Salé), municipales partielles de septembre 1953, sénatoriales de 1955: autant de scrutins, autant de défaites... Il sera également battu, le 10 octobre 1953, par le maire de Sainte-Suzanne Georges Repiquet, lors du renouvellement du Conseil de l'Union Française.

Confronté à une impasse politique et professionnelle, Hippolyte Piot décide alors de changer de vie: à 40 ans, il se marie en 1955 avec Evelyne Govindin (qui lui donnera 4 enfants) et en 1956, il quitte la Réunion pour s'installer à Ivry-sur-Seine comme clerc d'avoué. Il obtiendra une capacité en droit avant de revenir dans son île natale au milieu des années 70. Greffier divisionnaire au Tribunal de Grande Instance de Saint-Pierre, il prend sa retraite en 1981. Le 6 mars 1983, placé en 7^e position sur la liste de Claude Hoareau, Hippolyte Piot retrouve la mairie de Saint-Louis, 34 ans après l'avoir quittée... En tant que doyen d'âge, c'est lui qui a l'honneur de présider à l'élection du maire. Jusqu'à la fin, il siègera au conseil municipal, apportant aux débats «...sa bonté et son humilité ». Surnommé "Cœur Doux " par ses proches, Hippolyte Piot s'éteint le mercredi 18 janvier 1995 à l'hôpital de Saint-Pierre. Une chapelle ardente, dressée dans la salle d'honneur de la mairie, accueillera sa dépouille, qui sera ensuite inhumée, le 20 Janvier, au cimetière de Saint-Louis.

VOTEZ POUR LE CRADS

«... Nous venons solliciter vos suffrages pour les élections municipales du 27 mai. Nous ne sommes ni riches ni puissants, nous n'avons pas non plus le désir de le devenir. Trop longtemps les leviers de la politique locale ont été confiés aux riches de ce pays (...) Le peuple malheureux, miséreux disons-nous, doit briser les chaînes qui lui ont été imposées par ceux qui se croyaient ses maîtres. Electriciens, électeurs, votez pour des travailleurs, pour des petits qui ont souffert et souffrent encore vos misères. Ils savent vos besoins, vos intérêts sont les leurs. Ils savent les défendre. Pour la Réunion Département Française, pour les producteurs et vrais travailleurs, contre les usiniers et les financiers, votez pour la liste du Comité Républicain d'Action Démocratique et Sociale: Caro Raoul, Piot Hippolyte, Robert André... »

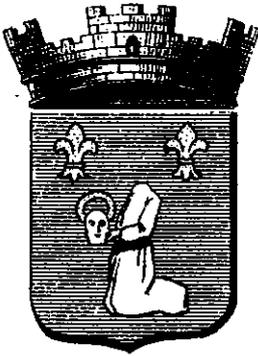
« Le Progrès », jeudi 24 mai 1945

Sources

Journaux « Le Peuple », « Le Progrès », « Témoignages » (Archives Départementales) ; Témoignage de M. Jean Piot

Illustration : Hippolyte Piot (Archives familiales)

BF



Armes de St-Denis

Louis-Antoine PITTOIS du FILHOL

30 décembre 1765 - 3 octobre 1820

Maire de St-Denis

Troisième enfant de Gaspard-Antoine Pitois du Filhol et de Françoise-Elisabeth Le François de Grainville, Louis-Antoine est né le 30 décembre 1765 à Port-Louis (Isle de France, la future Maurice). Son père, major d'infanterie, arriva dans l'île en 1752 sur *Le Ville Plix* en provenance de Beaune (Côte d'Or). Il y épousa Françoise Elisabeth le 16 juin 1755 et mourut à Flacq (Isle de France) le 24 novembre 1800.

Louis-Antoine Pitois arriva vers 1791 à Bourbon et s'engagea dans une carrière militaire réussie : aide-de-camp du gouverneur J.B Vigoureux du Plessis en 1793, chef de bataillon, puis lieutenant-colonel et chevalier de St-Louis.

Le 15 avril 1793 il épousa à St-Denis Barbe-Adélaïde Grumiaux, fille du chirurgien Nicolas-François Grumiaux et de Barbe Louise d'Achery de Salican. Le couple eut six enfants (dont 5 filles) : Françoise-Elisabeth-Pulcherie née le 11 septembre 1794, Charlotte-Esther-Stoline née le 10 janvier 1796, Louise-Barbe née le 12 mars 1798, Edouard (le seul fils) né le 19 octobre 1799, Victorine née le 20 avril 1800 et Adélaïde née le 13 décembre 1805.

Le 6 avril 1815, l'autorité du roi de France est rétablie dans l'île. Le 12 Juin , les municipalités sont réinstallées. Par ordonnance du 8 juillet 1815, les maires et adjoints des conseils de commune sont nommés. A St-Denis, Louis-Antoine Pitois est choisi comme maire avec comme adjoints MM. Petitpas et Dussaut ; MM. Tourris et de Tromelin sont nommés respectivement secrétaire pour le marronnage et secrétaire pour la mairie. Les autres membres du Conseil Municipal sont : MM. de Labretonnière, Montbrun-Desbassayns, Gamin, Sigoyer père, Sicre de Fontbrune et Charles Moubert. La première réunion a lieu le 12 juillet 1815.

Sous son majorat se développe l'enseignement pour les jeunes Bourbonnais. Le 4 novembre 1817, la ville mettait à la disposition des frères Benezet et Florent une maison en pierre dans un emplacement plus vaste que leur premier établissement rue de la Fontaine.

En 1819 s'ouvrit une école primaire gratuite pour les jeunes filles gérée par les sœurs de St-Joseph de Cluny. L'établissement secondaire annoncé par l'ordonnateur Panon-Desbassayns ouvrira ses portes à la rentrée du 17 janvier 1819 sous la direction du

PITTOIS du FILHOL

colonel Maingard. Il prit le nom de «collège royal de l'île Bourbon». L'école des Frères restera ouverte jusqu'en 1824, le climat ayant alors raison de la santé et de l'enthousiasme des religieux. Le 12 mai 1816, l'administration de Bienfaisance fut rétablie pour lutter contre la pauvreté. Instituée par Decaen en 1806, elle bénéficiera de la concession des carreaux du marché des Etuves et des sommes perçues pour la visite de santé sur chaque navire.

La fin de son administration est marquée par une épidémie de choléra asiatique importée de Maurice par *Le Piver*. Un lazaret est installé à la Petite-Île sous la direction de MM. Pommier et Dujon. Se développant fin janvier 1820, le mal disparaît vers la fin du mois de mars. Mais l'avenir de la ville est tourné vers la mer. Le 27 novembre 1819, le gouverneur Milius, en présence du maire, pose la première pierre de l'embarcadère du Barachois.

Très affecté par la mort de deux de ses enfants (Victorine décédée le 10 mars 1816 et Françoise le 14 juillet 1817), il donna sa démission le 15 avril 1820 pour raison de santé. Il continua quand même de servir la ville comme juge de Paix. Il mourut le 3 octobre 1820 à St-Denis.

L'ORGANISATION MUNICIPALE DE 1815

Le nouveau maire partage son autorité avec le commandant de quartier. Ils ont des tâches communes : le maintien de l'ordre public, la répression du marronnage, la police et la protection de l'environnement et des biens domaniaux. Outre les fonctions et attributions du maire conférées par les lois, un arrêté du gouverneur Bouvet en date du 18 août 1815 lui confie également d'autres obligations :

1. de surveiller les maisons d'éducation qui seraient autorisées dans leurs quartiers respectifs, la liberté des cultes, l'entretien des édifices publics, la tenue des cantines suivant l'ordre et le nombre prescrit, le régime des noirs chez les habitants, l'exécution des règlements sur les animaux, les oiseaux et insectes destructeurs ;
2. de recevoir les conditions de baux, locations, marchés et ventes dont l'intendant pourrait avoir à les charger dans les quartiers, et de tenir la main à leur exécution ; de recevoir, à défaut d'officier d'administration de la marine, toutes déclarations sur les naufrages sur les côtes de leur arrondissement, et de faire tous actes conservatoires pour les objets ;
3. de donner avis aux commandants de quartier ou de paroisse de tout ce qui peut exiger des mesures sévères pour l'ordre et la sécurité des biens et des personnes ; de constater par des procès-verbaux toutes infractions, tous délits et tous préjudices entre habitants, toutes entreprises sur les propriétés de l'Etat, enfin tous faits sujets à une action juridique en dommages-intérêts.

Le maire et le Conseil Municipal sont choisis par l'ordonnateur sous la Restauration. Mais le maire n'est pas la plus importante personnalité du quartier. Il est devancé par le commandant du quartier dans les cérémonies protocolaires et religieuses.

M. Serviable, Les Maires de St-Denis

Source

M. Serviable, *Les maires de St-Denis*, Indigotier, 1992

Illustration : Armes de St-Denis (M. Serviable, *Les Maires de St-Denis*)



Pierre **POIVRE**

23 août 1719 - 6 janvier 1786

Aventurier
Botaniste
Intendant

Né le 23 août 1719, Pierre Poivre se destine à la vocation religieuse. D'un naturel aventureux, il décide d'exercer son sacerdoce au-delà des mers. Il part pour la Chine pour prêcher le christianisme. Il connaît mille tribulations dont un séjour en prison à Canton où il en profite pour apprendre le chinois. Mais la foi résiste aux murailles et aux murs des geôles. En 1745, retournant en France, son vaisseau, *Le Dauphin*, est attaqué par les Anglais. Dans le combat, un boulet emporte son bras droit. Débarqué à Batavia, possession hollandaise, il étudie la culture des épices pour s'occuper. C'est une passion à hauts risques car les Hollandais conservent jalousement les secrets de la culture des épices qui sont aussi précieuses que l'or. On le retrouve ensuite à Pondichéry où il fait la connaissance de Labourdonnais. D'ailleurs ils arrivent ensemble à l'Île de France le 10 décembre 1746 à bord de *L'Achille*.

Son infirmité l'obligeant à renoncer au sacerdoce, il propose à la Compagnie des Indes, dès son retour en France, de fonder un comptoir en Cochinchine et de ravir aux Hollandais le monopole des épices. Il s'agit en l'occurrence, non seulement d'améliorer la balance commerciale française mais aussi de revitaliser "les colonies languissantes" que sont les îles françaises de l'océan indien qui sont des "gouffres de dépenses" et n'apportent rien à la France. Agacé par les tergiversations de Messieurs les directeurs de la Compagnie, il fonde en 1749 son propre comptoir à Tai-To.

En 1750, il est de retour dans l'océan Indien. Le 2 juin, il met le cap sur Manille à la recherche des plantes à épices. Après une série d'aventures, il retourne à l'Île de France le 2 décembre 1753 avec cinq muscadiers et quelques girofliers qu'il avait réussi à voler aux Hollandais. La France a enfin le secret de la poule aux œufs d'or. Il récidive le 1^{er} mai 1754 et il tente l'acclimatation au jardin de Pamplemousse avec le concours du botaniste Fusée-Aublet.

Le 26 avril 1756, il rentre en France et aspire à une vie studieuse et à asseoir une réputation botanique grandissante. Il avait été nommé le 4 septembre 1754 correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Il est élu le 1^{er} mai 1759 membre de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon. Il écrit, donne des conférences et mène une vie sociale brillante et conformiste.

Quelle chance pour les Mascareignes quand en 1766 le ministre de la Marine, le duc de Praslin, propose au roi que Poivre soit nommé intendant des îles de France et de Bourbon ! Poivre hésite. Il est sur le point de se marier et trouve sa retraite lyonnaise confortable. Le duc insiste : les îles sont dans une situation dramatique, le commerce est anéanti et les populations paupérisées ; et Poivre aurait les pleins pouvoirs. Le lyonnais ne résistera pas encore à l'appel de l'aventure. Le 14 juillet 1767, le nouveau commissaire ordonnateur et intendant général est

POIVRE

à pied d'œuvre à l'Isle de France. Il avait offert à sa jeune épouse née Robin la traversée aux Mascareignes en guise de voyage de noces.

L'œuvre de Poivre aux Mascareignes est considérable. Quand il quitte l'île le 23 août 1772 — le jour de ses 53 ans — il en dresse d'ailleurs un bilan élogieux :

- il est à l'origine de l'introduction de l'imprimerie à l'Isle de France en 1768 ;
- il dote la France du plus grand jardin botanique tropical au monde (jardin de Pamplemousse, ancien domaine de Monplaisir à l'Isle de France) ;
- il est à l'origine du peuplement et du développement de l'archipel des Seychelles — l'île Mahé devant se spécialiser dans la culture des épices à anse Royale ;
- il impulse la culture des arbres fruitiers : fruit à pain, letchi, cacaoyer, manguier, avocatier, badamier, mangoustan, longanier ; il acclimate également les épices : muscadier, giroflier, cannellier de Ceylan, poivrier noir des Moluques ; les îles doivent à Pierre Poivre la richesse de leur aménagement paysager actuel ;
- il redresse l'économie des îles et assure également l'assainissement du climat social et moral ;
- il améliore le sort des esclaves et pourvoit à leur instruction religieuse.

Bon botaniste, il ne pourra cultiver malheureusement de bonnes relations avec ses collaborateurs et ses supérieurs de l'administration locale. Il se fâche avec le gouverneur général Dumas qu'il fait renvoyer. Il se fâche avec Fusée-Aublet, responsable du jardin des Pamplemousses de 1753 à 1767.

Après ces six années passées à l'Isle de France, il rédige un mémoire retraçant toutes ses actions pour le développement des îles. Mais l'opposition à sa personne est telle qu'un contre-mémoire, reprenant point par point ses arguments pour les démolir, est édité. Ce texte assassin est signé de Rama, du nom de son jardinier indien. Non seulement son honnêteté est mise en doute mais on s'interroge également sur sa réputation scientifique. Pierre Sonnerat, son propre filleul, présentera les deux versions de l'affaire Poivre sans même prendre la défense de son parrain et protecteur. Il mourut à Hyères le 6 janvier 1786. Sa veuve se remaria avec Dupont de Nemours.

BOURBON SERA TOUJOURS DEPENDANTE

L'Isle de Bourbon n'ayant aucun port, ne saurait être protégée et approvisionnée en denrées de l'Europe et de l'Inde que par l'Isle de France. C'est la nature elle-même qui l'a mise dans la dépendance, elle doit donc, par nécessité et par reconnaissance, servir l'Isle de France. Le plus important service qu'elle puisse lui rendre est de contribuer de toutes ses forces à l'approvisionnement de ses productions. La culture des grains et la multiplication des bestiaux sont donc les deux objets qui doivent être favorisés de préférence.

Pierre Poivre, 1^{er} août 1767

Source

M. Serviabile, *L'Affaire Poivre*, Clepsydre n° 5

Illustration : P. Poivre (A. Roussin, *Album de la Réunion*)



Frère POLYCARPE · (Antonio FRARI)

6 février 1906 - 8 octobre 1986)

Homme d'église et sportif

Antonio Frari est né le 6 février 1906 à Zongouldak en Turquie dans une famille d'origine italienne. Deuxième d'une fratrie de sept enfants, il fait ses études en français à l'école des Frères — son père étant employé dans une entreprise française de charbonnage. Le jeune Antonio fut par la suite embauché par la même entreprise.

La guerre qui éclate en 1914 met en danger la minorité chrétienne en Turquie. En 1915, Antonio est le témoin du terrible massacre des Arméniens. Mais où fuir ? Les communications maritimes sont interrompues.

Le 15 mai 1922, Antonio prend le bateau pour la France afin de suivre des études en théologie. Le 15 octobre, il devient frère Polycarpe Marie avant de poursuivre une formation de 18 mois au scolasticat de Moulins. Et puis ce sera la grande aventure de l'océan Indien...

Le 29 mai 1925, frère Polycarpe se retrouve à l'école St-Michel à St-Denis avant de prendre la direction du petit noviciat de St-Denis à partir du 15 octobre 1925. Ses stagiaires vont par la suite passer à l'île Maurice dans une annexe du collège St-Joseph à Curepipe. L'ambiance culturelle et pédagogique anglaise s'avérant par trop contraignante à Maurice, il amène son groupe à Madagascar.

A Soavimbaoka, la promotion qui est arrivée le 12 septembre 1932 se trouve enrichie de jeunes Malgaches. Le frère Polycarpe va ainsi dans les années 30 passer d'une île à l'autre et se dévouer à la cause des jeunes.

Le 18 septembre 1938, il est à Rome pour son second noviciat. Il découvre avec affection le pays de ses ancêtres et la ville éternelle. Il rentre à Madagascar alors que les hostilités de la Deuxième Guerre mondiale sont déclenchées. Et le 22 juillet 1952, il retourne de façon définitive à la Réunion pour animer l'Association Populaire pour l'Enfance Coupable et Abandonnée (APECA). Avec une autorité ferme et bienveillante, il se préoccupera de l'insertion sociale des jeunes en difficulté par la foi, le sport et la formation professionnelle.

Le frère Polycarpe va créer dans l'enthousiasme collectif le stade Ignace Hoarau puis un grand gymnase. Son club d'haltérophilie forme à plusieurs reprises des champions de

FRARI

France. Il est un arbitre respecté des compétitions internationales où sa soutane noire n'étonne plus. Il est membre du bureau directeur du Comité Régional d'Haltérophilie depuis 1958, arbitre national depuis février 1961 et arbitre international à partir de septembre 1979.

Le 1^{er} septembre 1970, frère Polycarpe délaisse les Hauts de l'île et la jeunesse défavorisée pour prendre la direction du collège St-Charles, à St-Pierre.

Il disparaît le 8 octobre 1986.

L'APECA

« Quel vilain nom a pris cette Société Protectrice de l'Enfance Coupable ou Abandonnée ! C'est une réflexion bien souvent entendue. Mais la mode est aux abréviations : la SDN, l'USA, l'URSS, la SFIO, l'URND, l'AOF, l'AEF reviennent entre cent autres, dans la conversation et sous la plume, à chaque instant, chaque jour. Des firmes industrielles même sont connues sous un vocable composé ainsi d'initiales. C'est fâcheux ici à cause de l'ipéca, trop connu. Mais pourrait-on dire encore, si l'ipéca est désagréable à prendre, ses effets sont souvent salutaires. »

Le Peuple, 15 décembre 1937

Source

Frère André Viard in *Le Quotidien de la Réunion*

Photo : Frère Polycarpe (Archives Départementales de la Réunion)



Jean-Baptiste PONAMA

15 octobre 1923 - 2 juillet 1993

**Instituteur
Homme Politique**

Fils de Camille Ponama et d'Elisabeth Virapin, Jean-Baptiste Ponama est né le 15 octobre 1923 à Saint-André. Orphelin de père dès l'âge de deux ans, il est élevé et éduqué par sa mère et sa grand-tante, Madame Xavier Mourouvin, dans le respect de la rigueur morale du catholicisme. A l'âge de 16 ans, il entre à l'Ecole Normale où il est considéré comme un élève doué. A 19 ans, après un parcours exceptionnel, il obtient son Brevet Supérieur. Il est affecté au Champ-Borne : c'est sa première classe.

En 1943, à peine installé dans ses nouvelles fonctions d'enseignant, il est mobilisé et quitte la Réunion pour rejoindre son régiment à Madagascar dans les Forces Françaises Libres. Fort de son Brevet Supérieur, il pouvait rejoindre l'école d'officier pour en sortir comme aspirant, mais "victime de la discrimination raciale", il terminera sa carrière militaire en qualité de sergent. En 1946, il regagne son île natale et retrouve ses fonctions d'instituteur au Champ-Borne et s'attache à animer le quartier. Il crée, de ses propres deniers, une équipe de football et une équipe féminine de handball. Son initiative est considérée comme une révolution dans le domaine sportif.

Marqué par la personnalité d'André Hoarau et de son idéal laïque, Jean-Baptiste fonde avec ses amis, dont Vivien Sida, Raymond Mondon et Ary Payet, la Fédération des Œuvres Laïques en 1949. Il est aussi l'un des dirigeants du Syndicat National des Instituteurs (SNI). En 1957, il écrit son fameux article "*Indépendance, mythe ou réalité ?*" dont Michel Debré se souviendra au moment de l'application de l'Ordonnance du 15 octobre 1960. Il lance une souscription pour acquérir la Maison des Tourelles baptisée "*Maison de nos enfants*" à la Plaine-des-Palmistes.

En août 1961, Jean-Baptiste Ponama, directeur de colonie de vacances, reçoit la visite du préfet Perreau-Pradier, accompagné du président malgache Tsiranana et du ministre d'Etat des DOM-TOM, M. Lecourt. Le Préfet fait les éloges de J-B. Ponama pour son dévouement inconditionnel à la cause des jeunes, alors qu'il a déjà adressé au ministre de l'Education Nationale un rapport dans lequel il signale que "*le comportement de Ponama est de nature à troubler l'ordre public*".

Frappé par l'Ordonnance du 15 octobre 1960, J-B. Ponama quitte la Réunion le 5 septembre 1961. Il est muté d'office en Seine-et-Oise et laisse femme et enfants en bas âge au pays natal, en dépit de manifestations populaires. Après avoir vainement sensibilisé les institutions et les personnalités, J-B. Ponama, profite d'un congé administratif pour rentrer définitivement à la Réunion. Dans un courrier adressé au ministère de l'Education Nationale, il fait part de son désir de servir dans son pays. Ce retour est

PONAMA Jean-Baptiste

considéré comme un abandon de poste, et à la fin de l'année 1962, J-B. Ponama est rayé des cadres de l'enseignement. Cette expérience déterminera bien des engagements futurs.

A la Réunion, il adhère au Parti Communiste Réunionnais. Pour vivre, il ouvre une librairie à Saint-Denis (*"La Frégate"*). Elu conseiller général de la Saline Saint-Paul aux cantonales du 24 juin 1967, aux côtés de Bruny Payet et d'Evenor Lucas, il défend au palais Rontaunay la cause des *"laissés-pour-compte"* de la société réunionnaise. Il continue par ailleurs sa lutte contre l'administration pour un rétablissement de ses droits. Malgré le jugement favorable du tribunal de Versailles en date du 10 novembre 1965, l'administration maintient sa décision. Il lui faudra attendre le 15 septembre 1977 pour bénéficier *"d'une mesure gracieuse"* du président Giscard d'Estaing et retrouver un poste de directeur à l'école Candide Azéma aux Camélias dans un quartier populaire dionysien. Cependant cette mesure était incomplète car il n'était pas réintégré dans son corps d'origine.

Secrétaire-adjoint du Parti Communiste Réunionnais, il fut le porte-parole officiel du parti à différents congrès et durant diverses négociations à l'étranger. Il reprend sa liberté de parole en 1978 et quitte le Parti non sans avoir dénoncé *"ses dérives"*.

Le 19 septembre 1981, il fonde le Mouvement pour l'Indépendance de la Réunion (MIR) aux côtés de Serge Sinimalé et de Tristan Souprayenmestry. Sous cette étiquette, il se présentera à plusieurs élections. Il livre son ultime combat aux législatives de mars 1993 dans la circonscription de Saint-Denis.

Il réclamera en vain la reconstitution de sa carrière d'enseignant pour sa retraite. Il meurt le 2 juillet 1993 à l'âge de 69 ans. Dans l'oraison funèbre qu'il prononce le 3 juillet 1993, André Marimoutou affirme : *"Baptiste était un homme de Dharma"*.

L'Indépendance de la Réunion. Mythe ou Réalité ?

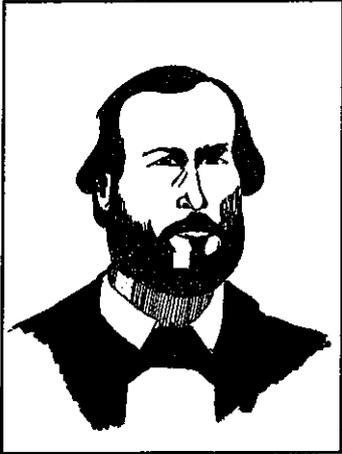
"Le début de cette étude que je voulais exhaustive, a déclenché des passions et la fureur d'une certaine presse. On m'a cherché une querelle d'Allemand. On insinua que l'idée d'indépendance était orchestrée par le Parti Communiste, que les Français de souche indienne, militants syndicalistes d'avant-garde, peut-être, mais patriotes éprouvés surtout, la désiraient pour mieux faire phagocytter l'île par la République de Monsieur Nehru"

J-B. Ponama juillet 1957

Source

Archives Familiales

Illustration : J.B. Ponama (coll. privée)



Henri Boisjoly POTIER

1^{er} mars 1827 - 25 janvier 1889

Pionnier de l'agriculture des Hauts

Fils du notaire Jean-Philibert-Rodolphe Potier et d'Antoinette Choppy, Henri-Laurent, dit Boisjoly voit le jour à St-Pierre le 1^{er} mars 1827. Sa famille était installée dans l'île depuis le siècle précédent ; le premier Potier (Jean-Baptiste-Gaspard), originaire de Paris était arrivé dans l'île en 1749.

En juin 1849, âgé de 22 ans, Boisjoly s'installe en pionnier à la Plaine des Cafres, nouvel eldorado en altitude pour l'élevage et la céréaliculture. Il bénéficie des 15 hectares de la concession Armanet. Deux ans plus tard, le 14 mai 1851, il épouse Louise-Olympe Armanet, âgée de 14 ans.

L'arrêté du 4 novembre 1851 ouvre la voie au développement des hautes terres pour "soulager et diminuer le prolétariat dans l'île (...) et le faire d'une manière utile en leur créant de nouvelles ressources". Boisjoly Potier regrette qu'il n'y ait pas plus de candidats à la mise en valeur des Hauts et il en signale les causes : manque de routes, d'équipements et d'infrastructure hydraulique.

Mais Boisjoly croit en l'avenir des Hauts. Le 29 avril 1863, son domaine s'agrandit de 100 hectares offerts par le gouverneur Darricau pour récompenser son engagement agricole. Deux ans plus tard, au gré des remboursements et des acquisitions et, après avoir reçu à titre gracieux un lot de terre du gouverneur Dupré, son domaine à la Plaine des Cafres totalise 382 hectares. Il y met en œuvre la diversification agricole et vulgarise l'utilisation de la charrue. Il commercialise pommes de terre, seigle, orge, avoine, viandes bovine et ovine et les meilleurs beurre et fromage de l'île.

"J'ai clos toute ma propriété sur trois côtés en haies vives ; sur la partie haute, je l'ai fermée par une muraille en pierre de 4 000 mètres environ. J'entretiens sur quatre fermes (la cinquième ayant été incendiée par malveillance en plein jour) 6 000 moutons, une centaine de bœufs, des porcs en grande quantité et d'autres animaux de basse-cour (...) j'ai ouvert près de 10 km de chemin qui me permettent d'extraire en charrettes tous mes produits".

Boisjoly Potier est un homme heureux ! Le 5 octobre 1875, il épouse, en secondes noces à St-Denis, Claire Barrau, et il est honoré par une élection au conseil municipal de St-Pierre en 1880.

POTIER Henri Boisjoly

Ayant pris froid, il meurt d'une "fluxion de poitrine", le 25 janvier 1889, à l'âge de 61 ans.

LA VIE DES HAUTS

"En premier lieu, manque absolu de communication ; ensuite privation presque totale du premier besoin de la vie, l'eau qui existait bien mais dont l'éloignement se faisait par trop péniblement sentir ; enfin les souffrances que devaient occasionner un commencement de colonisation et le cortège de misères qu'entraînent toujours l'exil et l'expatriation."

Boisjoly Potier

Bibliographie

Mémoire pour la colonisation de la Plaine des Cafres (1871)

Source

Lucien Clot, *Henri Laurent dit Boisjoly Potier*, SLP St-Pierre

Illustration : Boisjoly Potier (Jibé)

Achille **PREMONT**

2 avril 1864 - 19 février 1935

**Militant de la Mutualité
Maire et conseiller général
de St-Paul**

Achille-Jules-Maurice-Furly Prémont est né à Saint-Benoît le 2 avril 1864. Il est le petit neveu de Louis Thimagène Houat.

Après des études secondaires au lycée Leconte de Lisle, titulaire du Brevet de capacité de sciences physiques et naturelles, Achille Prémont envisage de faire des études de médecine. Un choix qui séduit son grand oncle Houat, qui se propose de l'accueillir en France. Mais à l'insu de Houat, son épouse s'y oppose, stoppant net les préparatifs de départ d'Achille ; la situation de ses parents ne leur permettait pas d'assurer seuls le coût des études. Restant dans la Colonie, Achille embrasse alors la profession de pharmacien et en fait un sacerdoce. En 1899, il ouvre une officine à Saint-Paul. Deux ans plus tard, il est agréé comme Interne en médecine et pharmacien de l'asile d'aliénés.

Se sentant à l'étroit dans le cadre d'une officine, Achille Prémont, secondé alors par ses frères à qui il délègue la conduite de sa pharmacie, parcourt la vaste commune de Saint-Paul de case en case, pour soulager les démunis et indigents qui ne peuvent avoir recours aux praticiens. C'est ainsi que lui vient l'idée de fonder, en 1901, la Société de Secours Mutuels *L'Épargne*.

Compagnon actif d'Eugène Seymour, ils unissent tous les deux leurs efforts afin de créer la Fédération des Sociétés de Secours Mutuels, dont Seymour sera le président et Prémont le premier vice-président. Seule une organisation de toutes les forces actives de la mutualité serait à même de faire reculer la misère et la détresse du plus grand nombre, Prémont comme Seymour en étaient intimement convaincus. C'est donc poussé par la même analyse que Prémont se retrouve commissaire de surveillance du Crédit Mutuel Agricole.

En 1906, Prémont sollicite la confiance de ses concitoyens pour un mandat de conseiller municipal, puis de conseiller général. Travailleur infatigable, excellent orateur, jouissant d'une grande popularité, Achille Prémont s'impose sans difficulté au sein du conseil municipal de St-Paul et en prend la direction. Son dévouement public, l'intérêt inlassable qu'il porte à ses concitoyens le font délaissier ses activités professionnelles. Elles en pâtissent. Victime d'un revers de fortune, Achille Prémont abandonne la scène politique pendant plusieurs années.

Aux élections de 1915, il fait son retour à la tête de la municipalité de St-Paul. Membre influent du Parti Radical socialiste, Achille Prémont soutient activement le mouve-

PREMONT Achille

ment syndical dans l'île. C'est à St-Paul et sous son majorat que fut érigé le premier monument commémoratif aux « *Morts de la Grande guerre* ». Le 14 Aout 1922, en présence de toutes les autorités de la colonie, l'inauguration du monument était célébré avec éclat.

Militant actif de l'éducation, Prémont, qui était membre de plusieurs académies, a fait de l'éducation la priorité de sa commune. C'est toute une vie faite de dévouement et de désintéressement que celle d'Achille Prémont, titulaire de la Médaille d'argent de la Mutualité, de la Légion d'honneur et de la médaille de l'Instruction Publique. Elle s'achève à Marseille le 19 février 1935, où Achille Prémont s'était retiré. Le 2 Avril 1961 le stade de St-Paul est baptisé *Achille Prémont*. La cérémonie est présidée par le docteur Roger Serveaux, maire de la commune en présence d'Achille Prémont fils et des autorités politiques et administratives du département et de milliers de personnes.

Il avait épousé le jeudi 22 avril 1920, France Poncié.

CAPITALE DES ILES GÉNÉREUSES

« Si des considérations géographiques avait fait retirer à St-Paul son titre de chef lieu il n'a jamais été découronné de son renom de capitale des îles généreuses »

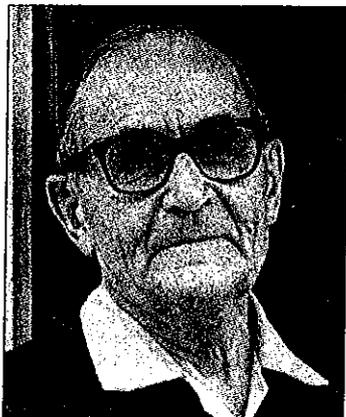
A. Prémont, discours à l'inauguration du monument aux morts,
14 août 1922.

Sources

- *Bulletins de l'Académie de la Réunion*
- *Le Journal de l'Île de La Réunion*
- *La Démocratie*
- *La Revue de L'île de la Réunion*
- *Archives Familiales*
- R. Lucas : *La solidarité Mutualiste à la Réunion* - UMS 1996

Illustration : Achille Prémont (*Archives familiales*)

RL



Jean DE PUYBAUDET

27 juin 1917 - 4 novembre 1996

Pionnier de l'éducation populaire

Jean de Puybaudet est né à Tours le 27 juin 1917. Il est scolarisé à Evreux, puis au collège de Sarlat en Dordogne, où il retrouve un de ses oncles jésuite. Pendant la seconde guerre mondiale, il est mobilisé. A sa démobilisation, il étudie la philosophie à Vals (près de Puy) et la théologie à Lughin, en Belgique. Il est ordonné prêtre en 1948. Il a 31 ans.

Très tôt, sa vie est orientée vers l'action sociale. Il passe un an en stage à « *l'Action Populaire* » à Vanves, près de Paris. En 1951, il débarque à Madagascar. Il apprend la langue du pays en se familiarisant avec la population. Il est vicaire dans un district de brousse, puis prend en charge l'action sociale.

De 1954 à 1962, il aide les paysans à améliorer leurs conditions. Il publie un bulletin préparant les esprits à une responsabilité sociale et politique. Après l'indépendance de la grande île, la nouvelle classe politique au pouvoir n'apprécie guère ses idées sociales. Malgré les promesses du Président Tsiranana, il est finalement expulsé de Madagascar. En mars 1962, il se retrouve à la Réunion. Mgr Guibert lui confie aussitôt l'action sociale dans le diocèse. A 45 ans, il s'attelle ainsi à une nouvelle et longue tâche.

Il découvre les disparités sociales et les salaires de misère. Il se met alors à l'écoute des plus petits, les encourageant à se regrouper pour mieux se défendre. Peu à peu, naissent des groupements, des associations, des mutuelles, puis des coopératives et des syndicats agricoles.

Pour Jean de Puybaudet, informer, c'est bien, former, c'est mieux. C'est ainsi qu'avec notamment les frères Charles et Henri Isautier, Le Docteur André, et Mademoiselle de Balmen, il forme l'AREP, l'Association Réunionnaise d'Éducation Populaire, outil de promotion, permettant de « *valoriser l'homme, de faire épanouir en lui ses talents cachés* ». Il est également à l'origine de l'ACI, l'Action Catholique Indépendante, qui oeuvre pour plus de solidarité humaine. Avec d'autres chrétiens, il aborde également le délicat problème de la maîtrise de la fécondité, qui ne doit pas, selon lui, se résumer à une contraception simpliste et négative.

Il s'implique également dans la vie publique. En liaison avec la « *Maison des Oeuvres* », il contribue à la mise en place de l'ADNOE, l'Association pour le Déroulement Normal des Opérations Electorales. Mais le père de Puybaudet exprime aussi le souhait

PUYBAUDET (de) Jean

de travailler manuellement. Il veut partager la vie de ceux qu'il défend, des plus humbles. Il veut vivre le mystère de l'incarnation si cher aux Jésuites. A 58 ans, il devient journalier agricole chez MM. Prugnières, Georges Hoareau, et Antoine Sorres, au gré des offres de travail. Il enfourche sa mobylette pour aller couper la canne, ou fouiller le vétiver.

Pour autant, il n'oublie pas sa vie spirituelle. Il dit la messe tous les soirs dans la case en tôle, à Piton des Goyaves, et anime régulièrement des sessions et des retraites. Au service permanent de l'Eglise, il se met davantage, à 65 ans, comme vicaire épiscopal de l'Est, au service des paroisses de Saint-André, de Saint-Benoît, et même de Saint Louis. Il visite les malades. Aumônier du Secours Catholique, il aide les plus pauvres à se prendre en main. Par deux fois, de 1965 à 1972 et de 1990 à 1996, il est nommé Supérieur de la Communauté des Jésuites à Saint-Denis.

Le 12 août 1996, atteint par un abcès au cerveau, « il reçoit en toute lucidité, écrit *Eglise de la Réunion*, le sacrement des malades, assis sur une chaise, entouré de ses compagnons. » Il s'éteint le 4 novembre 1996 après une agonie de deux mois.

« JE LUI DOIS BEAUCOUP »

Son apostolat continue plus que jamais. Jean est prêtre pour l'éternité. Pour lui, l'Esprit-Saint se vivait en énergie pastorale. Accueil des personnes et analyse des situations, persévérance dans la prière et l'action, souci de l'unité de l'Eglise et de la transfiguration de la société dans le cœur du Christ (...)

Personnellement, je lui dois beaucoup dans ma vie de jeune prêtre puis d'évêque. Sa présence au conseil épiscopal, puis au conseil presbytéral était appréciée de tous. D'une autre manière, il nous est toujours présent pour un compagnonnage qui ne finira jamais. L'amour n'a pas de limites et nous savons que Dieu est amour. »

Mgr. Aubry
Eglise de la Réunion n°203 · 1^{er} décembre 1996

Sources

Eglise de la Réunion; A.R.E.P.

Illustration : Jean de Puybaudet (Archives AREP)

MV